


choisir

revue culturelle
n° 554 – février 2006

A young boy with light hair is holding a black handgun, pointing it directly at the camera. He is looking straight ahead with a neutral expression. The background is a soft, out-of-focus green, suggesting an outdoor setting. The lighting is natural, highlighting the texture of his skin and the details of the gun.

（ Désarmer
la violence



*Pardonne, pardonne ;
mon cœur est impatient de toi :
je recherche ton visage,
je cherche ta face par le secours de toi-même ;
à la fin, ne la détourne pas de moi.
Je sais, en effet, et je suis certain,
que ceux qui marchent à la lumière de ton visage
ne choppent pas, mais marchent en sécurité,
eux dont le jugement émane entièrement de ton visage.
Ce sont eux qui vivent,
parce qu'ils vivent selon ce qu'ils lisent
sur l'exemplaire de ton visage, et comprennent.
Seigneur, je n'ose pas regarder en face,
de crainte d'une plus grande stupeur.
Je me tiens donc devant toi
comme un pauvre, mendiant et aveugle,
tandis que tu me vois, moi qui ne te vois pas.
La poitrine pleine de ton désir,
je m'offre à toi tout entier, moi et tout ce que je suis,
tout ce que je peux, tout ce que je sais ;
je t'offre aussi le fait même que je languis après toi et défaille.
Mais où te trouver, je ne le trouve pas.*

Guillaume de Saint-Thierry



choisir

n° 554 - février 2006

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Thierry Schelling s.j., rédacteur
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.-
Étudiants, apprentis, AVS : FS 55.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger :
FS 85.- Par avion : FS 90.-
€ : 56.- Par avion : € 60.-
Prix au numéro : FS 8.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : GODONG
p. 7 : GODONG
p. 19 : A. Pinoges / CIRIC
p. 28 : Marsdistribution
p. 30 : Collection Dr. Albert W. Blum

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Les héritiers de Caïn <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Projections sans fil <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Spiritualité	9
Le désir de voir Dieu : Guillaume de Saint-Thierry <i>par Monique Desthieux</i>	
Psychologie	13
Spiritualité de l'enfant : d'un élan pur à la religion <i>par René Soulayrol</i>	
Eglise	18
Vocation et homosexualité Instruction du Saint-Siège <i>par Thierry Schelling</i>	
Société	22
Prière, étude et action Pax Christi International <i>par Rik De Gendt</i>	
Cinéma	26
Légitimes défenses <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Expositions	29
Transcendance et humanité : Rembrandt van Rijn <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	32
Au cœur des ténèbres : Joseph Conrad <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	36
De la volonté à l'affect <i>par Luc Ruedin</i>	
Bloc-notes	44
Décembre 2005 <i>par Christophe Büchi</i>	

Cuisante leçon

Des caricatures stupides, un rédacteur en chef irresponsable, et voilà le monde qui s'enflamme. Il est vrai que le feu a couvé trois mois avant d'éclater, le temps pour que des mouvements et des gouvernements saisissent l'occasion de se tailler une légitimité religieuse auprès de leurs populations en exploitant tapageusement les vignettes incriminées. Fanatisées, les foules se sont mises en mouvement, les représentations diplomatiques du Danemark, de la Norvège et de l'Union européenne ont été incendiées, des prédicateurs en délire ont appelé au meurtre, à l'anéantissement de l'Europe, à trancher des gorges. Ces excès n'ont réussi qu'à conforter les apprentis sorciers dans leur bêtise. Invoquant à grands cris la liberté de presse, ils sont montés aux barricades pour défendre les « acquis fondamentaux de la société démocratique ». Non contents de justifier la publication des caricatures incriminées, des médias se sont empressés de jeter de l'huile sur le feu en les reproduisant à leur tour. C'était faire preuve d'un manque de responsabilité notoire et d'une belle ignorance de ce qu'est la liberté d'expression.

Le conflit n'oppose pas l'Islam à l'Occident, comme on l'a trop dit. La ligne de démarcation passe à l'intérieur des deux camps, entre ceux qui confessent raisonnablement leur foi, qui affirment avec calme ce qu'ils croient et ce pour quoi ils s'engagent, et qui reconnaissent ce même droit aux autres, et ceux qui militent en faveur de principes abstraits et absolus, inspirés par une conception totalitaire de la société, et qui refusent tout espace de liberté à d'autres croyances. Dans le cas particulier, l'intolérance des mouvements islamistes donnent la réplique à une conception intransigeante de la liberté d'expression. Il ne reste qu'à renvoyer dos à dos les caricaturistes irresponsables et leurs fanatiques adversaires.

Il ne s'agit pas de ressusciter l'Inquisition ni d'instaurer la censure, mais d'en appeler à la responsabilité de ceux qui disposent des moyens d'influer sur l'opinion publique. Une liberté n'est jamais un

absolu ; chaque liberté s'arrête là où commence celle d'un autre. Se réclamer de la liberté d'expression en lançant des slogans simplistes pour justifier n'importe quel propos ou manifestation journalistique, littéraire ou artistique ne suffit pas. Son exercice exige un minimum de responsabilité, la maturité suffisante pour tenir compte de tout un faisceau de circonstances concrètes dont le sentiment religieux est une des composantes essentielles. Dans la mesure où celui-ci détermine l'identité d'une personne, son destin, son rapport à l'au-delà, son sens de l'histoire et sa survie, il fonde le droit d'adhérer à une religion et de l'exercer publiquement, aussi longtemps qu'elle ne trouble pas l'ordre public. Y attenter constitue une agression inadmissible. Les journalistes qui ont publié les caricatures incriminées et ceux qui les soutiennent l'ont oublié.

Sécularisée à l'extrême, la société occidentale a expulsé le sentiment religieux de l'espace public comme une exhibition inconvenante et l'a relégué dans le domaine strictement privé. Défendre une croyance religieuse, arborer publiquement un symbole religieux, manifester des convictions morales inspirées par des principes religieux sont désormais interprétés comme les symptômes du fanatisme. À l'inverse, plaisanter sur la religion, tourner en ridicule les Eglises, leurs rites et leurs symboles, se moquer des fondateurs et des dignitaires religieux, particulièrement s'ils sont catholiques, devient le signe d'un esprit libre et ouvert. En acceptant sans broncher toutes sortes de plaisanteries, de propos blessants, de caricatures et de spectacles qui tournent en dérision leur religion, les chrétiens ont vilipendé leur propre dignité. Leur manque de courage pour exiger le respect de leur foi et de leurs pratiques ont favorisé le développement d'une culture de la critique, de l'ironie et de la dérision qui n'épargne rien ni personne, surtout pas les réalités religieuses. Leur poltronnerie est en partie responsable du climat qui a permis au conflit actuel d'éclater. Faut-il que se soient d'autres croyants qui leur rappellent qu'on ne plaisante pas avec les convictions religieuses d'une personne ou d'un groupe ? La réaction est saine et la leçon cuisante, même si l'ampleur et la nature des protestations la discréditent.

■ Info

Congo, éducation civique

Le cardinal Frédéric Nzambi-Bamungwabi Etsou, archevêque de Kinshasa, a réaffirmé dans sa Lettre pastorale du 8 janvier l'engagement de l'Eglise dans l'éducation civique en République démocratique du Congo. Elle a essayé de préparer au vote les millions d'électeurs, analphabètes pour beaucoup, qui étaient appelés à se prononcer le 18 décembre 2005 sur le référendum constitutionnel (projet de nouvelle Constitution). Elle prévoit de poursuivre sa mission et de préparer les électeurs aux élections politiques.

« Le référendum constitutionnel indique que le peuple congolais veut prendre une part active à l'avènement d'une société éprise de justice et de paix. Mais surtout, il veut élire ses dirigeants à travers des élections libres, transparentes et démocratiques... Nous ne ménageons aucun effort pour que la campagne d'éducation civique et électorale se poursuive, à tous les niveaux, et qu'elle s'intensifie de la manière la plus urgente. »

Le cardinal a décidé de confier cette mission à la Commission Justice et Paix. Il a appelé les prêtres, les religieux et les religieuses à garder une indépendance d'esprit dans leurs rapports avec les partis et les regroupements politiques. (*Fides*)

■ Info

Immigration en Arizona

La Conférence épiscopale de l'Arizona et l'éparchie de Van Nuys ont dénoncé le 12 décembre, dans une lettre pastorale, les souffrances et les hostilités dont sont victimes les immigrés mexicains et latino-

américains, en particulier ceux qui sont sans document de séjour.

L'Arizona est devenu le point central du débat sur l'immigration, parce que c'est là que se concentre le passage de la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique, avec un nombre élevé de morts chez les immigrants et la présence croissante de patrouilles de civils. Même si les évêques n'approuvent pas l'immigration clandestine, ils croient nécessaire de trouver une manière pour faire sortir de l'ombre ces gens et les insérer dans la société et dans les paroisses.

Ils rappellent que 10 millions d'immigrés clandestins environ vivent actuellement aux Etats-Unis et apportent une importante contribution à la société et à l'Eglise. « Une grande partie de l'économie de notre Etat dépend du pourcentage élevé de la contribution des migrants, réguliers ou irréguliers. En outre, ils apportent à nos communautés et à nos paroisses des traditions et des pratiques religieuses profondément enracinées. Nombre de nos paroisses refleurissent grâce à la contribution des nouveaux fidèles et de leurs familles. »

L'approche est toute autre du côté de Washington, qui prévoit de construire une muraille à la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis. Ce projet, qualifié par ses opposants de « mur de la honte », a provoqué une levée de bouclier dans les deux pays. Le président mexicain Vincente Fox, pourtant allié de Washington, a déclaré : « Il s'agit d'un très mauvais signal donné par le Congrès américain et le gouvernement de ce pays... Dans le passé, des murs semblables ont été détruits pierre par pierre par les citoyens, pour la recherche de la liberté et de la démocratie. »

■ Info

Irak et propagande américaine

Selon le New York Times (2 janvier 2006), des religieux irakiens ont été payés par le groupe américain Lincoln, une agence en relations publiques sous contrat avec le Pentagone. La société a également subventionné des journaux irakiens pour qu'ils publient des articles favorables à l'action américaine en Irak. Le quotidien américain rapporte les déclarations de plusieurs collaborateurs de la société en question, dont il a également pu obtenir la copie d'un rapport remis à l'armée américaine. On y apprend que le Pentagone avait demandé « de trouver des dirigeants religieux susceptibles de persuader les sunnites dans la province d'Al-Anbar à participer aux élections nationales et à contrecarrer l'insurrection » (les dignitaires religieux sunnites ont une grande influence sur cette minorité religieuse qui forme le plus gros foyer de résistance en Irak).

Le Lincoln Group a dépensé dans ce programme 144 000 dollars entre mai et septembre 2005. « On ne sait pas quel montant a été remis aux religieux, dont les identités sont tenues secrètes. Mais il s'agit d'une part réduite des contrats, qui représentent au total des dizaines de millions de dollars, que Lincoln a reçus de la part de l'armée pour des "opérations d'information". »

■ Info

Le retour des talibans

La nomination d'un responsable des Affaires religieuses de l'ancien régime taliban au nouveau Parlement d'Afghanistan (entré en fonction le 19 décembre 2005) suscite la préoccupation des dé-

fenseurs des droits de l'homme. Les observateurs notent un regain de popularité des talibans auprès des citoyens ordinaires, alimenté par le sentiment croissant que le gouvernement actuel est corrompu et inefficace et que la sécurité se détériore rapidement. « Il existe même plusieurs districts, en particulier dans le sud du pays, où le gouvernement n'existe pas réellement », remarque Sam Zarifi, directeur de recherches pour l'Asie de l'organisation Human Rights Watch. Les talibans et les autres opposants au gouvernement seraient encouragés par des signaux montrant que l'engagement des Etats-Unis et de leurs alliés faiblit sur le terrain. Dans certaines régions, « si ce sont les Etats-Unis qui exercent le contrôle durant la journée, la nuit, ce sont les talibans qui ont le pouvoir ». (APIC)

■ Info

Colombie, indigènes en danger

Amnesty International a condamné à plusieurs reprises l'implication forcée des indigènes dans les conflits entre les forces gouvernementales et les Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC). Plusieurs dirigeants indigènes ont été enlevés par les FARC, tués ou menacés par les forces de la guérilla ou les paramilitaires soutenus par l'armée. « Fréquemment, attaques et menaces sont employées en réponse à l'insistance des communautés indigènes à vouloir rester à l'écart du conflit. Les deux parties les accusent de collaborer avec leurs ennemis respectifs en raison de leur refus de se soumettre au contrôle des acteurs armés de la scène politique. »

La situation a empiré l'année dernière, dénonce un rapport de l'Organisation nationale indigène de Colombie (ONIC) :

plus de 19 000 indigènes ont été contraints de quitter leurs villages et leurs territoires. La crainte augmente de voir certaines des 80 communautés indigènes de Colombie disparaître complètement. Les Nukaks, qui étaient 1200 en 1985, ne sont plus que 500. De son côté, le groupe indigène Wiwa, de la Sierra Nevada de Santa Marte (nord du pays), a perdu 12 membres en 2005, sur une population estimée à 1850 personnes et, au mois d'octobre, des centaines de Qechuas se sont réfugiés dans le département méridional de Putumayo pour fuir les combats.

Cette inquiétude a été relayée le 9 décembre passé par le Haut commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, lors d'une conférence de presse à Genève : « L'abandon forcé de son propre lieu d'origine est en soi une expérience particulièrement difficile, mais elle est doublement dramatique pour les communautés indigènes, fortement liées à la terre : souvent, l'exode forcé provoque l'effondrement des modèles traditionnels culturels et d'autorité. »

■ Info

Homosexualité punie en Inde

Le Code pénal indien, vieux de 145 ans, punit la relation de même sexe comme une « offense à la nature » ; la pratique homosexuelle est passible de 10 ans d'emprisonnement. Récemment, des homosexuels ont été arrêtés dans la ville de Lucknow, au nord du pays. Ces arrestations ont été condamnées par l'ONG Human Rights Watch, qui a écrit au Premier ministre Manmohan Singh, et par Denis Broun, représentant du programme sida des Nations Unies (UNAids), qui pense que cela « risque d'amener le développement de la pandémie ». (APIC)

■ Info

Contamination transgénique

La consultation officielle à propos de l'ordonnance fédérale visant à régler les mesures de coexistence de la culture de plantes transgéniques a pris fin le 3 janvier. Greenpeace a sévèrement critiqué ce projet, revendiquant une protection réelle des produits alimentaires non génétiquement modifiés (GM). « Ce projet du Conseil fédéral a tant de lacunes qu'il devrait se nommer *ordonnance sur la contamination* », a déclaré l'association de défense de l'environnement.

Le gouvernement propose de modifier l'ordonnance sur les semences en introduisant un nouvel article ainsi énoncé : « Les instructions doivent notamment mentionner des mesures permettant de réduire au maximum le risque de fécondation croisée avec des plantes de la même espèce, cultivées sur des surfaces voisines, de sorte que la récolte des bords de champs voisins ne contienne pas plus qu'une quantité de 0,5 % d'organismes génétiquement modifiés. » Une contamination de 0,5 % par des transgènes est donc prévue, bien que la loi sur le génie génétique (LGG) exige clairement la protection des cultures non-GM, relève Greenpeace, pour qui il est incompréhensible que le projet ne mentionne ni l'agriculture biologique ni la protection des champs où sont sélectionnées et produites des semences.

Un cultivateur de plantes génétiquement modifiées ne devrait en outre informer de sa culture qu'après les semailles, alors qu'une éventuelle contamination aurait déjà eu lieu. Les documents relatifs à une culture GM ne devraient être conservés que 5 ans alors que la LGG prévoit un délai de prescription de 30 ans de la responsabilité civile. Le projet d'ordonnance omet d'autres problèmes encore :

qui paiera les analyses et les mesures de protection des agriculteurs devenus soudain les voisins de cultures GM ? qu'en est-il de cultures GM dans des serres semi-ouvertes ? s'inquiète Greenpeace.

■ Info

Suisse : divorces en hausse

La probabilité qu'un mariage se rompe a triplé en Suisse depuis 1970. Selon l'Office fédéral de la statistique, le taux de divorce était de 44 % en 2004, contre 15 % en 1970 ; dans plus de 95 % des cas, les époux ont demandé le divorce par requête commune ; les personnes divorcées forment aujourd'hui 6,2 % de la population, contre 1,9 % en 1970 ; le nombre de couples mettant fin à leur union après plus de 30 ans de mariage a doublé, passant de 3 % des cas en 1970 à 6,3 % en 2004. La garde des enfants continue d'être attribuée à la mère dans les deux tiers des cas.

■ Info

Chine, démissions au PCC

Une vague de démissions sans précédent frappe le Parti communiste chinois. On parle de près de 7 millions de démissions. Parmi elles figurent celles de personnalités connues, comme Meng Weizai, ancien directeur de la division Art et littérature du ministère de la Propagande, Huang Xiaomin, médaillée olympique de natation, ou Wei Jinsheng et Harry Wu, des intellectuels connus, défenseurs des droits de l'homme.

■ Info

Le train au Tibet

Après quatre ans de travaux, le chemin de fer est arrivé à Lhassa, traversant les régions quasi inaccessibles de l'Himalaya. La ligne, d'une longueur de 1142 kms, qui relie Pékin à Lhassa en 48h, a représenté un véritable défi technologique. Sa mise en service est prévue dans 15 mois.

De nombreux Tibétains voient ce chemin de fer comme la phase finale de la stratégie chinoise pour les éliminer en tant que nation et peuple. Il amènera des colons chinois à un rythme sans précédent, rendra possible une militarisation accrue du Tibet et permettra à la Chine de transporter les ressources naturelles du Tibet vers les villes industrielles de la côte est chinoise. C'est pourquoi les Tibétains et leurs défenseurs se sont opposés avec véhémence à ce projet dès son annonce. Les organisations des droits de l'homme estiment qu'il renforcera l'emprise du pouvoir communiste chinois sur le Tibet.

Police chinoise à Lhassa



Projections sans fil

C'est formidable les natels, ou portables si vous préférez. On peut communiquer avec le monde entier par sms, mms, téléphone évidemment. Mais il y a un hic. Tout comme pour les téléphones « fixes », il y a des personnes qui composent un faux numéro. Et bien sûr, je suis parfois gratifié de ce genre d'appel. Moi qui n'ai donné mon numéro qu'à mes proches, je reçois de temps à autre des coups de fil que je ne comprends pas. Une fois, c'était un cabinet médical qui voulait me rappeler un rendez-vous que je n'avais jamais pris, et comme il s'agissait d'un psychiatre, sa secrétaire ne voulait pas croire que j'étais moi et non pas son client. Allez expliquer à cette dame que c'est elle qui se trompe et non pas vous qui vous inventez une identité pour échapper au rendez-vous ! Durant cet épisode, je me suis surpris à imaginer la tête du médecin et celle de la secrétaire qui avait l'impertinence de contester mon identité. Voilà qui stimule l'imagination.

Elle nous joue parfois des tours cette merveilleuse faculté. Lorsque les choses ne se passent pas comme nous le souhaitons, nous essayons de comprendre et d'imaginer. A partir de ce petit événement (l'appel téléphonique), nous voilà avec un correspondant sur lequel nous projetons notre mauvaise humeur, en lui prêtant des intentions qu'il n'avait probablement pas mais dont les circonstances semblent l'affubler. Si nous nous laissons entraîner dans ce tourbillon que suscite notre imagination, les irritations deviennent de plus en plus fortes. Non seulement la personne s'est trompée, mais elle est mal élevée puisqu'elle ne reconnaît pas son erreur, et tout cela est le signe de la prétention des corporations médicales. Et

je vous épargne mes considérations sur les effets pervers du Tarmed sur la santé nerveuse des secrétaires...

Alors, que faire pour ne pas se laisser piéger par notre imagination ? Tout d'abord, je crois, se faire une raison ; de tels dérapages se reproduiront. Mais peut-être pouvons-nous en tirer quelques enseignements. Il est très enrichissant, lorsque nous nous découvrons pris au piège, d'essayer de clarifier l'enchaînement de nos réflexions (quelles sont les idées qui, en se succédant, nous ont amenés à nous énerver) et, une fois les intrus débusqués, de « prendre le contre-pied » comme aurait pu dire Ignace de Loyola. Il s'agit de revenir aux faits concrets et de les séparer de nos émotions. Là, très rapidement, nous voyons que tout ce « foin » est hors de propos. Essayer de revenir à la réalité, sans la noircir ni l'embellir, nous aide souvent à reprendre pied. Enfin... je vais faire de mon mieux, jusqu'au prochain téléphone...

Bruno Fuglistaller s.j.

Le désir de voir Dieu

Guillaume de Saint-Thierry

●●● **Monique Desthieux**, Genève
Théologienne

Le désir de voir Dieu apparaît chez Guillaume de Saint-Thierry¹ dès sa première œuvre : « Scrutant tous les recoins de ma conscience, de par ta grâce, mon unique désir, mon désir brûlant, c'est de te voir » (*La Contemplation de Dieu*, 3), et on le retrouve exprimé tout au long de ses écrits : « Je ne pense pas qu'en enfer il existe de plus grand tourment que d'être privé de ta vision » (*Oraisons méditatives*, VIII, 12).

Pourquoi un désir si ardent de contempler le Seigneur ? Que signifiait pour lui, voir Dieu ? Pour tenter de répondre à ces questions, suivons-le dans son itinéraire spirituel, révélé principalement à travers ses œuvres et la *Vita antiqua Wilhelmi*, écrite par un moine cistercien une trentaine d'années après sa mort.

La *Vita antiqua* de Guillaume permet de situer sa naissance vers 1075 (il serait de quinze ans l'aîné de son grand ami saint Bernard), aux environs de Liège, au sein d'une famille noble. En étudiant sa biographie, on est amené à s'intéresser à la société liégeoise dans laquelle il naquit et reçut ses premiers rudiments scolaires. Le milieu religieux de culture rhéno-mosane était à la fois traditionnel et ouvert à une quête mystique privilé-

giant une approche plus affective que les centres intellectuels parisiens.

Guillaume poursuivit des études scolastiques à Reims. Il n'en garda pas le meilleur souvenir. Dans ses écrits, on peut percevoir un certain désenchantement à leur égard, une mise en garde contre la « vanité des écoles » qui risque d'entretenir dans l'âme une certaine forme de « recherche curieuse ou prétentiveuse » (*Lettre d'or*, 216).

Durant son séjour au *studium*, au temps de son adolescence, Guillaume aimait se rappeler que l'affection qu'il avait toujours eue pour son Seigneur lui permettait d'éviter de justesse de se laisser enliser dans les attraits de la chair : « Dès mon enfance impure, tu as imprimé sur moi la lumière de ton visage. J'ai toujours gardé dans mon affection l'empreinte de ton visage. Toujours cependant mon esprit t'a aimé, même quand la chair t'a négligé » (*Oraisons méditatives*, IX, 9-10). L'aspiration de Guillaume était de vivre « dans le secret de la Face de Dieu, loin de toute agitation des hommes » (*Vie de saint Bernard*, 8). Elle trouvera une certaine forme d'accomplissement lors de son entrée à l'abbaye bénédictine de Saint-Nicaise.

Guillaume a évoqué sa vocation religieuse sur un ton classique, reprenant à son compte la parole de Jésus adressée au jeune homme riche : « Va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres, et viens, suis-moi » (Mt 19, 21, *Oraisons*

Si d'aventure vous vous risquez à lire quelques pages de l'œuvre de Guillaume de Saint-Thierry, cistercien et auteur mystique du XII^e siècle, vous pourriez être surpris de constater à quel point il formule souvent le souhait de voir Dieu. Il exprime ainsi sa soif d'une perception de la présence divine en son cœur et son âme.

1 • Monique Desthieux a soutenu en janvier 2006 sa thèse *Le désir de voir Dieu et amour chez Guillaume de Saint-Thierry* à la Faculté de théologie catholique de l'Université de Strasbourg. A paraître aux éditions Bellefontaine.

méditatives, XI, 6). Suivre le Christ pour Guillaume, c'était se faire moine.

La grande érudition dont témoignent les œuvres de Guillaume écrites ultérieurement laisse supposer qu'il fréquenta assidûment la bibliothèque monastique. Il avait une connaissance approfondie de l'Écriture, à laquelle il se référa constamment. Il s'était familiarisé pendant de longues années avec les œuvres des Pères de l'Église, comme celles d'Origène, d'Ambroise, de Grégoire de Nysse, de Grégoire le Grand. Celles d'Augustin le retinrent particulièrement.

Guillaume fut élu Père abbé de Saint-Thierry en 1121. Il chercha inlassablement à guider ses moines vers les joies de la contemplation divine. Il accomplit sa charge abbatiale avec conscience et zèle. Cependant il craignait que les servitudes ne deviennent par trop contraignantes, au point de faire obstacle à la contemplation, ces temps de rencontres si heureuses avec le Seigneur.

Amitié avec saint Bernard

Il y a des événements qui modifient l'orientation d'une vie et toute l'activité qui s'ensuit. Sa première rencontre avec Bernard de Clairvaux fut pour Guillaume de Saint-Thierry un épisode de ce genre. Guillaume raconte que lorsqu'il vit saint Bernard pour la première fois, il « fut pénétré d'un tel sentiment à l'égard de cet homme, d'un si ardent désir de partager sa pauvreté et sa simplicité que, si le choix lui en avait été offert ce jour-là, il n'aurait rien souhaité de meilleur que de toujours vivre avec lui pour le servir » (*Vie de saint Bernard*, 33), d'écouter sa voix, de recueillir ses enseignements. Il aurait aimé suivre Bernard dans son cloître et embrasser la vie cistercienne qui lui paraissait plus conforme à sa quête ascétique de Dieu. Mais l'abbé de

Clairvaux l'enjoignit avec vigueur de garder sa charge et de servir là où Dieu l'avait placé (*Lettre*, 86).

Les tracasseries inhérentes au gouvernement du monastère pesèrent sur la santé fragile de Guillaume. Lors d'une maladie qui traînait en longueur, Bernard, lui aussi atteint dans sa santé, lui envoya son frère Gérard pour le ramener à Clairvaux. Au cours de cette rencontre historique, les deux amis lurent ensemble le commentaire d'Origène sur le *Cantique des Cantiques*. Origène était un auteur bien connu au Moyen Âge ; dans toutes les bibliothèques du XII^e siècle figurait au moins un de ses manuscrits. A travers ce texte biblique, Origène enracine la mystique amoureuse de l'Église et exprime le symbole du dialogue de l'âme avec Dieu.

A partir de ce moment, les deux amis vont écrire abondamment sur le *Cantique des Cantiques*. Mais pour pouvoir développer son propre commentaire, il faudra que Guillaume attende d'être déchargé de sa charge abbatiale et réalise le vœu qu'il avait déjà exprimé onze ans auparavant à Bernard : devenir un moine cistercien. C'est dans l'abbaye cistercienne de Signy, enfouie au creux des Ardennes, que l'œuvre théologique de Guillaume, comme sa vie intérieure, portera ses fruits et trouvera son mûrissement définitif.

En commentant avec grande délectation le texte biblique du *Cantique des Cantiques*, Guillaume se donna l'occasion de guider les âmes vers une relation amoureuse avec le Seigneur. Il exprima dans son Liminaire le dessein de son Exposé : à travers l'expérience spirituelle de son amour pour l'Époux, il voulait favoriser le développement des capacités affectives de son lecteur, en vue de la rencontre avec le Dieu-amour qui peut s'exprimer en terme de vision.

Guillaume a retracé l'aventure inouïe de l'âme humaine qui, captive du Christ, par étapes successives, devient Epouse et accède, avec l'aide du Saint-Esprit, à la contemplation de Dieu. Il voulait concentrer toute l'attention de son lecteur sur une seule histoire, celle de son amour pour Dieu, qui est aussi celle de chacun de nous. Il ne préparait pas seulement son lecteur à la recherche du *face à face*, il le vivait devant lui et exprimait tout ce qu'il pouvait en dire, très souvent sur le ton de la prière empreinte d'accents de tendresse et de poésie.

Le désir de voir l'Epoux, d'être en relation intime avec lui dans une connaissance mutuelle, s'enracine dans l'amour de l'Epouse pour l'Epoux : « L'Epouse (aimante)... multiplia ses efforts pour voir l'Epoux face à face, comme il est, et pour le connaître comme lui-même il la connaît » (ESCC, 35-36, pp. 119-121). A travers sa lecture du *Cantique des Cantiques*, Guillaume a pu justifier les aspirations profondes de son âme : contempler la face de son Seigneur, le connaître, être en union avec lui.

L'expérience du cœur

La quête du visage de Dieu devait se faire, selon l'école cistercienne, dans une vie consacrée à la prière et au recueillement. La vraie connaissance de Dieu n'est pas dans les idées, faisait remarquer Guillaume, elle est dans l'expérience du cœur. C'est à travers son expérience de Dieu que Guillaume acquit une certitude sur les réalités divines et pressentit les voies de la contemplation.

Mouvement mystique et mouvement dialectique concernant la foi se croisaient et s'interpellaient en ce début du XII^e siècle, si bouillonnant de sève. Cette séduction pour la recherche intellectuelle, dont

Abélard devint le premier représentant, était quelque chose de neuf qui troublait les esprits. Si Guillaume était conscient du rôle nécessaire de la raison, il reprochait à Abélard de ne pas reconnaître les limites de la raison humaine dans la connaissance de l'immensité du Créateur. La raison ne saurait analyser le mystère divin comme elle analyse et juge les règles de la dialectique.

Parmi toutes ses œuvres, la plus célèbre est certes la *Lettre aux Frères du Mont-Dieu*, appelée aussi *Lettre d'or*.² Elle vise à une formation progressive de l'homme entier jusqu'au sommet de la vie spirituelle. Guillaume, pour des raisons de tradition et par souci pédagogique, structure le chemin spirituel du moine en trois étapes : l'état animal, l'état rationnel et l'état spirituel. Il donne d'emblée la perspective de cette progression de la vie spirituelle, celle de chercher la face de Dieu : « Chercher cette face continuellement durant cette vie, par l'innocence des mains et la pureté des cœurs » (LFMD, 26, p. 165). Ce qui lui importe, c'est que le débutant s'exerce à voir, avec des yeux spirituels, ce qui concerne le mystère divin : « Plus il voit, plus il comprend celui auquel s'adresse son offrande, plus celui-ci lui est présent au cœur, et l'amour même est connaissance » (LFMD, 173, p. 283). Entre les toutes premières œuvres de Guillaume et celles qui vont suivre, on relève des objectifs constants. L'abbé de Saint-Thierry voulait conduire ses moines dans un cheminement spirituel plus conscient, qui les aiderait à mûrir et à nourrir leur désir de voir la face du Seigneur. Il ne voulait pas qu'ils se contentent d'une vie de foi médiocre, sans

2 • Attribuée à Bernard de Clairvaux au début du XIII^e siècle, il faudra attendre les travaux de Bernard Tissier, en 1962, pour que soit rassemblé l'héritage guillelmin.

recherche de la profondeur des mystères divins et des joies de la contemplation. Car Guillaume, à travers son expérience spirituelle, avait appris que c'est dans cette quête amoureuse du visage divin que se révèle, par grâce, au fond de l'âme, la présence aimante et agissante d'un Dieu infiniment bon, en qui s'enracine une action féconde de salut empreinte de charité. « Cherchez le Dieu de Jacob, non à la manière du commun des hommes, mais cherchez cette face même de Dieu que vit Jacob quand il dit : "J'ai vu le Seigneur face à face et mon âme a été sauvée" (Gn 32,31) » (*Lettre d'or*, 25).

Proche et mystérieux

Guillaume a senti qu'il fallait trouver un juste équilibre entre les affirmations contradictoires de l'Écriture au sujet de la vision de Dieu. En citant la parole de l'Exode : « L'homme ne saurait voir Dieu et vivre » (Ex 33,20), Guillaume énonça cette interdiction : « Dieu ne peut être vu par les hommes » (*Enigme de la foi*, 5). Il ressentait que l'homme ne peut avoir la prétention de soumettre le secret de Dieu à la compréhension qu'il peut en avoir. Mais Guillaume ne s'arrêta pas à cette interdiction. Il montra que Dieu, dans sa grande bonté, sait se rendre proche de sa créature. Guillaume a cherché, sans relâche, à faire comprendre que Dieu nous donne de le contempler en notre conscience vive sans rien perdre de son mystère radical.

Il explicita son espérance dans la proximité de son Seigneur en citant d'autres passages de l'Écriture donnant espoir en la vision divine : « Pourtant, s'il était inaccessible aux esprits des hommes pieux, on ne dirait pas : "Approchez de lui et soyez éclairés" (Ps 33,6). Et s'il était invisible aux esprits des hommes

pieux, on ne dirait pas : "parce que nous le verrons comme il est" (1 Jn 3,2) » (*Enigme de la foi*, 5).

En conclusion, il apparaît que le désir de voir Dieu n'est pas, dans la pensée de Guillaume, une recherche de vision extraordinaire ou prophétique. Si cette aspiration exprime le désir d'une connaissance plus grande du mystère de Dieu afin de l'aimer davantage, elle traduit aussi, avant tout, la soif d'une perception de la présence divine en son âme : « Or, pour les cœurs qui soupirent après la lumière divine, pour les enfants de lumière qui peinent encore dans les ténèbres de cette vie, peut-il y avoir de visite plus douce et de consolation plus grande, que de voir parfois des yeux du cœur illuminés, au moins à travers l'éclair fugitif de la grâce illuminante, celui qui se découvre ; de sentir l'auteur des promesses et de comprendre la richesse de miséricorde (...) qui se trouve être auprès de Dieu ? » (*Miroir de la foi*, 103). Cette perception d'une présence divine dans l'âme n'évoque-t-elle pas la perception d'une « consolation sans cause » dont traitera quelques siècles plus tard Ignace de Loyola ?

La mystique guillelmienne est toujours actuelle. Cette confiance, qui ne fait que croître dans la vie spirituelle de Guillaume, en les possibilités d'une rencontre humano-divine, évoquée à travers le sens de la vue, est non seulement édifiante mais communicative. Elle permet à ceux qui recherchent une rencontre indicible de l'espérer sans relâche. Elle encourage le croyant à être, avec toutes ses facultés, en quête du visage divin et à entrer dans cette relation amoureuse et vivifiante proposée par Celui dont l'amour n'a pas de fin.

M. D.

Spiritualité de l'enfant

D'un élan pur à la religion

●●● **René Soulayrol**, Cassis

Professeur honoraire de psychiatrie de l'enfant
à la Faculté de médecine de Marseille

La spiritualité de l'enfant le prépare-t-il à rencontrer Dieu ? Question bien embarrassante ! Et ceci pour deux raisons. La spiritualité de l'enfant n'est en rien comparable à celle de l'adulte en quête consciente de transcendance religieuse procédant souvent d'une culture ; celle de l'enfant est spontanée et profane, ses transcendances sont à ce point si ordinaires et humaines que certains récusent à leur endroit le terme de spiritualité.

D'autre part, les rencontres avec Dieu ne sont pas toujours le fait d'une préparation spirituelle particulière¹ ; elles se font comme par hasard, lors d'une emprise soudaine de tout le sujet que les neurophysiologistes appellent « un état modifié de la conscience » et les mystiques « une révélation » qui peut aller jusqu'à l'extase.²

C'est dire combien on doit lutter contre notre tendance adultomorphe à assimiler chez l'enfant spiritualité et religion, tant il est plongé très tôt dans les eaux lustrales de sa culture qui, par la religiosité qu'elle lui enseigne, lui donne une

apparence de spiritualité religieuse. Se découvrir devant Dieu n'est pas Le découvrir !

L'enfant a été successivement : un tube digestif à deux bouts, la cire vierge des sensualistes, l'Emile d'une candeur originelle noircie par les scories de son milieu, le pervers polymorphe de Freud à l'inconscient fangeux, pour être reconnu enfin comme une personne sous l'effet de la psychanalyse douce de Françoise Dolto. Mais de spiritualité, il n'en était pas question, au point qu'elle fut comme oubliée, ou niée, voire déniée dans les théories du développement de l'enfant qui ont privilégié le primat du corps sur l'esprit (Wallon, Piaget, Freud, Bowlby). Alors qu'appelle-t-on spiritualité de l'enfant ? Et voyons si elle peut l'introduire à la religion ?

Une force impérieuse

Osons formuler l'hypothèse qu'il est chez l'enfant une disposition précoce, si ce n'est innée, à promener sur le monde un regard originaire qui bouleverse l'ordre logique et physique des choses et le pousse à trouver, au-delà de la matière et de la matérialité, une réalité supérieure dans laquelle il aspire à se fondre.

Le nouveau-né porte en lui un élan inné, spontané vers une réalité supérieure située au-delà de la matière. En grandissant, la pensée l'amène sur le cheminement des questions existentielles et son environnement culturel vers la religion. René Soulayrol, pédopsychiatre, décrit ce processus et cherche à cerner la nature de la spiritualité.

1 • André Frossard, Paul Claudel.

2 • Saint Paul, sainte Thérèse d'Avila.

Cette force aussi impérieuse qu'une pulsion, dont l'objet ne serait pas physique mais psychique, est un élan irrésistible (élan vital de Bergson ?) vers une adhésion à une instance supérieure, extérieure à ses sens (transcendante donc), dispensatrice de paix, de protection, de félicité et d'harmonie entre soi et le monde. Une force en quête de sens qui va répondre au désarroi de l'enfant nouveau-né, qui n'est pas sans rappeler celui de l'homme primitif cherchant à expliquer les mystères du monde dans lequel il vit. N'est-il pas temps d'admettre cette source d'énergie dans la formation de la personnalité de l'enfant, d'autant qu'à chacun de ses âges, il nous en montre les indices et les manifestations ?

Cette spiritualité pure, native est encore profane ; permettez qu'elle le demeure pendant que le pédopsychiatre en fait la clinique. Nous verrons comment, sous l'influence du milieu, elle se charge de sacré et peut en effet conduire à Dieu.

Le bébé qui vient au monde est un être encore baigné du surnaturel de son en deçà. Le berceau qui l'attend est spirituel tout autant qu'affectif. Il est du même osier que celui de Moïse, de la même paille que celui de Jésus. S'il n'y trouve pas ses « nourritures », il est fort tenté de retourner à son paradis perdu. C'est ce qui fait la vulnérabilité des enfants gravement carencés affectivement (René Spitz). L'errance de l'enfant autistique, condamné à vivre parmi nous, n'est-il pas aussi le signe le plus poignant de sa quête impossible du retour à son nirvana à jamais forclos ? Ces deux exemples témoignent d'une transcendance archaïque à retourner dans ce monde infranaturel que certains nomment « chaos » ou « néant », mais que Platon déjà appelait l'en deçà d'avant la vie, terme plus chargé d'espoir que le néant dont, nous dit Kant, « s'il était vraiment le néant rien ne pourrait en advenir ».

Le petit enfant quant à lui est un être qui va découvrir l'illusion pour échapper à la réalité décevante d'un objet d'amour qui se dérobe à son désir de fusion. Pour en sauvegarder l'accès, pour y être « relié », il va être le créateur d'une religion personnelle dont il inventera les lieux (espace transitionnel), les liens (l'attachement), les objets de culte (l'objet transitionnel) et qui aura pour extase : l'illusion. La nécessité d'une illusion qui remplace l'absence de l'objet infiniment bon, la recherche d'une fusion quasi mystique avec lui, le culte rendu à l'icône transitionnelle, l'angoisse de sa perte et les révoltes contre ses absences, tout témoigne ici d'un comportement religieux naturel, pur de toute influence éducative. Freud disait que la religion est une illusion, l'enfant nous dit que son illusion est une religion !

De la spiritualité infantile à celle de l'enfant

Puis vient le temps de la latence, où les désirs impérieux de la génitalité infantile se mettent en sommeil au profit d'une intense activité imaginative, intellectuelle, mais aussi spirituelle. La pensée à cette époque est toute-puissante et domine largement la vie matérielle qui paraît bien terne. La pensée est magique, elle accomplit des exploits qui bouleversent les lois de la vie, de la physique et de la relation aux autres. Elle fait entrer le surnaturel dans le quotidien, qui peut se peupler de monstres, de fantômes ou de bons génies avec lesquels l'enfant doit composer par des attitudes ou des rites conjuratoires. C'est la période de l'engouement pour les dessins animés et le merveilleux, qui viennent à la rencontre de son activité mentale foisonnante de fantaisie. L'enfant n'en est pas totalement dupe et cette

mise à distance sous forme d'humour justifierait à elle seule une des acceptations du mot spirituel.

Le recours à toutes ces activités surnaturelles n'est pour l'enfant qu'une forme de second front de résistance aux premiers assauts de la réalité qui lui ont déjà fait essayer une défaite œdipienne. Mais dans une seconde phase de la latence, les influences assez anarchiques de cette pensée vont se heurter à la nécessité d'une désillusion rationnelle dont, par exemple, la croyance au Père Noël fait les frais. La raison remplace la magie et provoque les questions métaphysiques que tout enfant va poser : qui suis-je ? comment suis-je là ? est-ce que moi aussi je vais mourir ? où vont les morts ? Cette ouverture à la philosophie est certes une victoire de la raison sur la pensée magique, mais elle ouvre sur des questions qui relancent sur un mode plus adulte sa spiritualité. La spiritualité infantile magique est devenue spiritualité raisonnante de l'enfant.

L'âge de l'adolescence est moins drôle, la spiritualité y devient plus sérieuse, plus dangereuse aussi. Elle est parfois choisie comme un mécanisme de défense contre les changements identitaires que la révolution sexuelle impose à l'adolescent. C'est le temps de l'ascèse des études, de l'engagement politique, de la vocation religieuse. Mais les poussées spirituelles ne sont pas toujours si contenues. Elles peuvent être anarchiques, paradoxales, se réclamant d'extrêmes opposés ou au contraire sectaires, intolérantes, passionnées ou carrément dangereuses quand elles versent dans

le fanatisme actif du sacrifice ou encore lorsqu'elles s'exacerbent dans la propulsion aux accidents, dans les conduites suicidaires, dans les extases de la drogue, voire, chez l'anorexique, dans le déni de la réalité du corps au profit de l'esprit triomphant. On pourrait dire que l'addiction à l'anorexie est une spiritualité à l'état pur.

Nature de la spiritualité

Cette manière de redécouvrir le développement de l'enfant à la lumière d'une spiritualité à caractère infantile n'est pas du goût de tous. Mais si nous en admettons l'existence, il reste à savoir quelle en est la nature ?

Physique ? Et ancrée dans les structures biologiques du cerveau ? Récemment les travaux de neurophysiologistes ont démontré que l'excitation d'une zone précise de la face interne du lobe temporal pouvait reproduire une sensation de lévitation,³ cependant que sa stimulation magnétique pouvait aboutir à une impression de bonheur ineffable et d'union avec un être supérieur,⁴ tandis que l'inhibition des zones pariétales provoquait une abolition des frontières entre le soi et le non soi⁵ et une sortie de son propre corps. Tous phénomènes observés dans les états d'extase.

Métapsychologique ? Se proposant en troisième grande pulsion - une pulsion spirituelle - comme en arbitre à la lutte implacable que se livrent Eros et Thanatos, empruntant à l'un sa recherche d'un objet d'amour et à l'autre celle d'un nirvana de paix, mais dans un domaine qui n'est pas du monde de l'expérience ?

Psychique ? Se situant au-delà des plus hautes formes de la pensée, là où l'intelligence s'arrête, aux frontières d'un

3 • **Blanke O. and coll.**, *Stimulating illusory own-body perception*, Nature. 419.269-270, 2002.

4 • **Persinger M.**, *Neuropsychological base of God belief*, Praeger, New York 1999.

5 • **Newberg A & d'Aquili E.**, *Why God Won't go away*, Ballantine, New York 2001.

monde que ni les sens ni la raison seule ne peuvent atteindre mais que seule l'intuition transcendante devine ?

Ou alors de nature extra-humaine ? Conduisant à la discussion théologique sur la dualité corps et âme et sur la part du divin chez l'homme ?

Devant un tel choix, la tentation est grande d'y choisir son grain pour le moude au gré de sa croyance ou de son incroyance. C.Q.F.D. ! disent les matérialistes triomphants : enfin on a mis Dieu en boîte, dans la boîte crânienne ! Les arguments de son existence ne sont plus théologiques mais biologiques, voire physico-chimiques !

Alléluia ! clament les autres tentés par le créationnisme : la voilà la part divine que Dieu a déposée en nous pour nous permettre de communiquer avec lui. Mieux encore, il est chez lui en nous et nous avons des structures pour le recevoir. La jonction de Descartes entre Dieu et l'homme ne s'est que légèrement déplacée dans le cerveau ! De la glande pinéale au lobe temporal !

Il ne faut pas confondre les états de conscience qui accompagnent effectivement les expériences spirituelles, comme la prière ou l'extase, avec la spiritualité elle-même. Contentons-nous déjà d'admirer que le soma⁶ puisse se mettre ainsi à la disposition de la spiritualité pour pouvoir l'exprimer, mais bien entendu sans pouvoir la créer en entier et encore moins en fournir le contenu qui reste tributaire de l'Être et non de l'Avoir. Elle reste d'un autre ordre, hors de l'expérience, de l'ordre de la transcendance.

Là où les démonstrations scientifiques ont dit ce qu'elles avaient à dire, commence le grand vide de l'inconnu, où l'on peut hésiter à sauter si on ne possède pas le parachute de la métaphysique ou de la foi.

La religion a la vie dure malgré les efforts de la laïcité. Depuis l'accession de l'homme à son statut de sapiens sapiens, elle le suit comme son ombre. Est-elle tributaire de la vie en groupe ou est-elle inhérente à l'individu en procédant d'une simple « fonction humaine », comme le dit Régis Debray ?

Vers la religion

L'enfant répond à ces deux hypothèses, car s'il est doué d'une spiritualité originale qui le pousse à chercher au-delà du naturel la satisfaction de ses aspirations, le milieu culturel et confessionnel dans lequel il est naturellement plongé utilise au plus tôt ses dispositions pour l'envelopper de religion comme dans ses langes.

D'autant plus facilement que la religion convient à l'enfant et à son type de spiritualité dont elle va à la rencontre dans les épopées héroïques de la Bible, le merveilleux des miracles des Evangiles, dans la puissance de l'Esprit sur la matière (de l'Ancien au Nouveau Testament), et dans l'espérance de ce Royaume promis « qui n'est pas de ce monde ».

Mieux encore, si la religion se moule dans le merveilleux, elle n'en est pas moins à l'aise dans « la névrose infantile ». Nous avons vu comment l'enfant se créait une religion dans la sacralisation de rites, d'objets ou de lieux et combien l'angoisse de la perte de l'objet d'amour provoquait l'impérieuse nécessité de se sentir « relié » ou « attaché » à sa mère, aux autres et pourquoi pas au « grand Autre ». Rien de plus facile pour un enfant que de s'identifier à l'enfant Jésus, surtout quand il fugue dans le super marché du Temple ! Le

6 • Corps cellulaire du neurone (n.d.l.r.).

culte de Marie toujours vierge, figure maternelle défendue de tout désir, est un superbe modèle du dépassement de l'Œdipe. Quant au Père tout-puissant, qui voit tout, qui prévoit tout, c'est lui qui fait la loi, jusqu'au jour où l'adolescent la conteste et, abandonnant père et mère, se « tire de chez lui » pour aller avec une bande de douze copains fonder un ordre nouveau.

Est-il possible alors qu'il existe en troisième hypothèse un enfant sans religion, comme le voudrait la République française dans un angélisme à la Rousseau ? Vers quelles voies alors serait détournée sa spiritualité originelle ? humanitaire ? politique ? sociale ? Sera-t-elle asséchée dans le désert d'un matérialisme individuel et égoïste ? Une telle liberté pour un enfant sans Dieu, sans père, sans illusion demande une force de caractère peu commune pour l'assumer et ne pas verser du côté de « l'insensé » de Nietzsche. Serait-il aussi « libre de penser » ? Car la laïcité a aussi ses tyrannies ; elle est soumise à des lois, à des croyances, à des susceptibilités qui, dans les régimes totalitaires athées, vont jusqu'à une intolérance quasi inquisitoriale, au point d'inventer des goulags ou des camps pour redonner « la foi » à ceux qui l'auraient perdue.

Si la laïcité donne la liberté de penser et fait profession de tolérance, on aimerait qu'elle accorde aussi les moyens de comprendre leur religion culturelle à ceux qui le voudraient. L'enseignement du fait religieux pris comme un objet de science est un facteur essentiel du respect, à la fois de la religion et de toutes les religions. La culture générale de nos enfants en art, architecture, musique et philosophie y gagnerait aussi.

Un chemin long et fragile

Ainsi, prédisposé biologiquement à éprouver des états de conscience disposant à la transcendance, ayant au cours de son enfance exercé une spiritualité naturelle et spontanée tournée vers un monde surnaturel, sa raison l'ayant contraint à se poser les questions existentielles, ayant enfin reçu une culture objective sur le fait religieux et l'histoire des religions, libre de choisir, alors là, oui, l'enfant pourrait rencontrer le Dieu qu'il lui plaira et donner par sa foi un sens à toutes ces dispositions.

Mais attention à la foi d'un enfant quand on est un adulte, elle est fragile ; il serait tout aussi criminel de la décevoir que de l'exploiter. La foi d'un enfant est pure, sa disposition à croire est aussi totale que celle d'une vierge prête à se donner, elle mérite le même respect et la même pudeur. Les initiations maladroitement peuvent la tuer dans l'œuf, comme son exaltation peut l'exaspérer dans le fanatisme. L'art de l'éducation parentale est donc de préserver l'inclination naturelle de l'enfant au spirituel, tout en lui donnant les moyens intellectuels d'atteindre dans sa subjectivité un équilibre intérieur.

L'art du pédopsychiatre est de savoir déceler au sein de la sémiologie classique de la psyché de l'enfant les mouvements spirituels qui la nourrissent, afin que l'objectif final de son action ne soit pas seulement le confort psychologique de sa personne, mais l'équilibre de son être dans une unité somato-psychique.

R. S.

Vocation et homosexualité

Instruction du Saint-Siège

●●● *Thierry Schelling s.j.*

L'instruction du Saint-Siège sur l'acceptation de candidats aux tendances homosexuelles au séminaire et au noviciat a fait parler d'elle dans les médias.

Ceux-ci ont ressorti les sempiternels préjugés et qualifié le texte de « ridiculement déconnecté de la réalité », de « fruit de la peur » et de l'anxiété post-traumatique après les affaires de pédophilie des années 2000 (même s'il y a un gouffre sémantique entre les deux réalités !) d'un système ecclésial qui « ostracise » une partie de la population, voire de « sa » population ! Un éclairage plus nuancé est de mise...

Le 4 novembre 2005, la Congrégation pour l'éducation catholique publie un court document ou « instruction » concernant les critères pour discerner les vocations des personnes aux tendances homosexuelles, en vue de leur admission au séminaire (pour le clergé diocésain) et au noviciat (pour le clergé régulier). Un écrit qui se faisait attendre¹ en ce début de nouveau pontificat.

Les signataires de ce document sont le préfet et le secrétaire du dicastère qui s'occupe de la formation à la prêtrise dans l'Eglise catholique. Il s'agit donc d'un travail « monographique » portant sur un aspect d'une réalité pour laquelle le Saint-Siège offre, par la plume du ministère concerné, des « critères de discernement ». Un *seul* aspect donc, qui prend place non seulement dans un tout (le corpus anthropologique du magistère catholique) mais également dans une dynamique de développement humain qui dépasse les limites de cette instruction.

A noter qu'une instruction se trouve au bas de l'échelle dans la liste des documents du Saint-Siège, bien après une encyclique, une lettre apostolique ou un *motu proprio* signés par le pape, sans parler d'un texte d'un Concile ! Le cardinal Lehmann résume ainsi : il s'agit à la fois d'une « orientation fondamentale claire » et d'un « conseil et [d']une déci-

sion différenciés pour les cas particuliers ». ² Enfin, selon le Droit canon, une « instruction » explicite les dispositions des lois [de l'Eglise] et s'adresse à ceux à qui il appartient de veiller à leur exécution (cf. canon 34, §1), en l'occurrence, les formateurs.

Quant à la loi en la matière, elle est claire (cf. *Catéchisme de l'Eglise catholique* n^{os} 2357-2358) : si la réalité de l'homosexualité « revêt des formes très variables à travers les siècles et les cultures », il n'en demeure pas moins vrai que « sa genèse psychique [restant] largement inexpliquée », les « actes d'homosexualité sont considérés comme intrinsèquement désordonnés », ou « contraires à la loi naturelle », et « ne sauraient recevoir d'approbation en aucun cas ». La loi précise toutefois que les personnes homosexuelles « ne choisissant pas leur condition », elles « doivent être accueillies avec respect, compassion et délicatesse » et qu'il faut éviter « toute discrimination injuste » à leur égard.

1 • Depuis cinq ans, selon le président de l'épiscopat américain **W. Skylstad**, in *La Documentation catholique* n^o 2349, pp. 34-35.

2 • Cf. **K. Lehmann**, « Le service presbytéral requiert l'homme tout entier », *ibid.*, pp. 36-37.

En d'autres termes, l'attente était justifiée... et on était en droit de souhaiter du nouveau pape, un très bon théologien, des améliorations en la matière dans plusieurs domaines. Face à ce désir, la connaissance du sens et des limites d'une « instruction » aurait peut-être permis d'amenuiser la déception.

Dans l'esprit constructif de la lecture de cette instruction que propose Timothy Radcliffe,³ il convient de lui donner le sens le plus positif possible afin d'éviter le piège médiatique de l'accusation à l'emporte-pièce, « rien de bon ne peut venir de Rome ! »

Maturité affective

La première partie de l'instruction rappelle les conditions canoniques pour la prêtrise dans l'Église catholique - être baptisé et de sexe masculin - et la traditionnelle théologie sacramentelle de l'Ordre.

En raison d'un tel service dans l'Église, le don total et la maturité affective du candidat sont requis. Le document explicite ce qu'il entend par « maturité affective » : une capacité à nouer avec les hommes et les femmes une relation correcte, en développant à leur égard « un vrai sens de la paternité spirituelle ».

On aurait pu s'attendre à voir le mot « vocation » apparaître dans les principes énoncés en début de texte, au lieu d'être le nœud du troisième chapitre. Or il n'en est rien. Pour T. Radcliffe, cependant, c'est un principe de la réflexion sur le sujet : la vocation est l'appel de

Dieu ; c'est Dieu (et non l'Église !) qui est le premier « acteur » ou « détonateur » d'une aventure avec une personne humaine (la vocation comme cadeau et non pas comme un droit) ; et c'est parce qu'une personne se sent appelée qu'elle entreprend le discernement et la formation adéquats, et non l'inverse. Or la personne appelée est nécessairement sexuée, et c'est toute la personne que Dieu appelle.

La formation requise est celle en vue du célibat (état civil de non-mariage) pour le clergé latin⁴ et de la chasteté (fidélité à un(e) partenaire de vie, humaine ou divine). Mieux, la formation doit faciliter l'équilibre de la personne entière, dans le domaine affectif avant tout, pour son bon fonctionnement ou, en d'autres termes, pour son bonheur. Le texte rappelle d'ailleurs que la formation affective du candidat est le *fondement* des autres aspects de sa formation (spirituel, intellectuel et pastoral).

À cet égard, un candidat qui cacherait sa propre homosexualité pour accéder à la prêtrise serait « gravement malhonnête », relève l'instruction. Il est bien dit « pour accéder » et non pas « tout en

Séminaire interdiocésain
de Nancy



3 • Cf. T. Radcliffe, « Can gays be priests ? », in *The Tablet*, 26.11.05, pp. 4-5.

4 • N'oublions pas le clergé catholique marié dans les Églises orientales, et l'accueil dans l'Église latine de pasteurs anglicans et réformés mariés !

accédant ». Une nuance de taille... Ce ne sont donc pas les personnes homosexuelles qui sont *a priori* visées, mais les « cachottiers », homosexuels ou hétérosexuels d'ailleurs !

Comme le résume Radcliffe, Dieu appelle des personnes à l'orientation hétéro- ou homosexuelle « car l'Eglise a besoin du don des deux ». Il a lui-même rencontré des prêtres homosexuels qui vivent et travaillent admirablement bien, précise-t-il.⁵

A ce propos, Thomas Reese s.j., ancien rédacteur en chef d'*America magazine*,⁶ notifie que l'orientation sexuelle étant innée - on naît homosexuel ou hétérosexuel, d'après la plupart des psychologues, on ne le devient pas -, donc permanente et univoque, ce sont bien les mêmes critères de chasteté et de célibat que l'Eglise est en droit d'exiger du candidat, et rien d'autre.⁷ Les évêques suisses l'ont du reste répété trois fois dans leur courte déclaration du 23 novembre 2005 !⁸

Un peu de flou

Le deuxième chapitre rappelle l'enseignement du magistère sur l'homosexualité à l'instar du *Catéchisme*, et détaille ce qu'il entend par des tendances homosexuelles « profondément enracinées ».

Que signifient-elles ? Difficile à dire... L'instruction explicite la question en proposant un contre-exemple : une personne qui traverse une phase temporaire d'attraction homosexuelle, comme pendant une adolescence non encore accomplie,⁹ et qui mûrit ensuite. Pour Radcliffe donc, « profondément enracinées » se réfère probablement à une personne « dont l'orientation sexuelle est si centrale à la perception d'elle-même

qu'elle en devient obsessionnelle, dominant son imagination ».

Or si l'on remplaçait dans cette argumentation « homosexuel » par « hétérosexuel », et que les tendances hétérosexuelles d'un tel seraient si « profondément ancrées » qu'elles en deviendraient obsessionnelles et domineraient son imagination, cette personne devrait être tout autant « interdite » d'ordination puisqu'elle serait invariablement « dans une situation qui empêcherait gravement une relation correcte avec les hommes et les femmes » : harcèlement sexuel, dérive affectivo-sexuelle de tout genre, etc. Et Reese de questionner : comment un candidat hétérosexuel pourrait-il assurer, une fois ordonné, son équilibre affectif dans un tel cadre, alors que la majorité de ses vis-à-vis sont... des femmes (église, catéchèse, aumôneries, etc.) ?

Un critère clair est donné aux responsables des vocations : un « jugement moralement certain » sur ces qualités ! Lourde responsabilité. On peut se demander comment le formateur¹⁰ discernera la profondeur des tendances, avant de conclure que le candidat doit aban-

5 • Contredisant clairement les propos acerbes de **T. Anatrella** dans son commentaire de l'instruction, cf. *La Documentation catholique* n° 2349, pp. 27-33.

6 • Voir « *America magazine* : pressions vaticanes », in *choisir* n° 546, juin 2005, p. 4.

7 • Cf. sa prise de position *L'homosexualité et la prêtrise* du 21 novembre 2005.

8 • Cf. document sous www.kath.ch/sbk-ces-cvs.

9 • Notez qu'il n'est pas dit « comme pendant l'adolescence », mais « comme dans une adolescence non encore accomplie », suggérant donc que la maturité affective n'est pas qu'une question d'âge !

10 • L'instruction relève la variété des formateurs en jeu : l'évêque, le supérieur majeur, le recteur, le directeur spirituel et le confesseur... notant que le premier de tous est le candidat lui-même !

donner sa vocation ? L'instruction précocise l'abstention en cas de « doute sérieux ».

Pour Reese, le manque de statistiques sur la proportion de personnes homosexuelles au sein du clergé est dommageable, et il rappelle où se situe vraisemblablement le problème : « [Les évêques américains] sont trop conscients que les résultats [d'une enquête sur la proportion d'homosexuels dans le clergé] feraient la une des quotidiens (...) [donc] ils ne savent pas, parce qu'ils ne veulent pas que d'autres sachent. »

Et qu'en est-il des lesbiennes parmi les sœurs ? L'instruction, certes, parle de l'admission au séminaire et aux ordres sacrés (comprendre diaconat et presbytérat), donc vise un public et une problématique de l'homosexualité masculine, mais elle mentionne néanmoins les religieux au cours du texte ! Et l'on sait que la majorité des religieux sont... des religieuses !

Appel au réalisme

Une ultime question de fond : à lire le troisième chapitre du *Compendium de la doctrine sociale de l'Église* qui traite de la vision de l'homme (une magnifique exposition philosophique et théologique sur l'Homme), on ne peut que croire en la sagesse de l'Église catholique lorsqu'elle affirme telle ou telle chose sur l'être humain, même s'il s'agit d'un idéal élevé, ce dont elle est consciente du reste.

Néanmoins, personne ne semble pouvoir expliquer la réalité des tendances homosexuelles chez les uns, et hétéro-

sexuelles chez les autres. Le donné des uns est majoritaire par rapport à celui des autres. Pour le reste, il s'agit encore et toujours de spéculations, scientifiques ou philosophiques, d'où découlent des positions théologiques ou éthiques divergeant selon les Églises¹¹ et selon le degré de réalisme adopté face à ce fait humain : les personnes homosexuelles ont toujours existé et dans toutes les cultures, malgré la flagrante homophobie et l'obscurantisme de bien des gens (et d'évêques !) du Sud (Afrique et Asie principalement) !

La sexualité n'est pas seulement une question de reconnaissance et d'acceptation de son identité sexuelle. Elle « affecte tous les aspects de la personne humaine » (cf. *Catéchisme...*, nos 2332-2333). Le christianisme ne peut-il pas dès lors présenter une lecture évangélique de la sexualité humaine en la plaçant au cœur de son enseignement sur l'Homme ? Ainsi pourrait-on discerner une position éthique réaliste, car incarnée, à des questions telles que : en quoi un adultère hétérosexuel est-il moins peccamineux qu'une fidélité en acte à un partenaire du même sexe ? Ce qui en ferait une dynamique chrétienne constructive et rejoindrait l'axiome évangélique de l'épanouissement humain dans la fidélité, et le don total de soi dans l'amour d'un autre...

Th. Sch.

11 • Voire au sein d'une même Église, comme le démontre l'actuel débat dans la Communion anglicane après la consécration d'un évêque américain ouvertement homosexuel, en 2003.

Prière, étude et action

Pax Christi International

●●● **Rik De Gendt**, Anvers
Journaliste

Pax Christi International a fêté en 2005 ses soixante ans de service en faveur de la paix. Le mouvement a toujours vu la construction et l'unification de l'Europe comme un instrument de réconciliation et de paix. En décernant son Prix pour la paix 2005 à Jacques Delors, ancien président de la Commission européenne, il renoue avec l'un de ses premiers objectifs.

Pax Christi International (PCI) a été édifié sur les ruines laissées par la Seconde Guerre mondiale. Cette voix catholique de paix et de réconciliation doit son origine à deux personnalités passionnées et inspirées, Mgr Pierre-Marie Théas et Marthe Dortel-Claudot.

Mgr Théas, évêque de Montauban dans le midi de la France, devenu plus tard évêque de Lourdes, fut le seul prélat à protester durant la guerre contre la déportation des juifs de France. On peut lire dans une lettre pastorale, diffusée dans son diocèse en 1942 : « Je prête ma voix à la protestation que toute conscience chrétienne se doit d'exprimer et je proclame... que toute personne, quelle que soit sa race ou sa religion, a droit au respect de la part des individus ou des Etats... »

Un soir de 1944, Mgr Théas s'élève dans sa cathédrale contre les déportations de juifs et l'envoi de jeunes Français dans des camps de travail forcé. Le lendemain, il est arrêté et envoyé dans le camp de Compiègne où il est emprisonné durant plusieurs semaines.

Ses codétenus lui demandent de les guider dans leurs prières et leurs méditations. Il choisit le thème *Aimez vos ennemis* et leur conseille de prier pour leurs geôliers, ce qui est très dur à réaliser pour ces prisonniers. Quand il en a la

possibilité, il célèbre la messe et il l'offre pour l'Allemagne.

De son côté, Marthe Dortel-Claudot vivait également dans le midi de la France avec son mari et ses enfants. Elle était enseignante. Pendant l'hiver 1944, peu de temps avant Noël, elle réfléchit aux épreuves endurées par la population allemande et écrit dans son journal intime : « Jésus est mort pour tous. Personne ne doit être exclu de ma prière. » Aussi prie-t-elle pour l'Allemagne, éprouvée par les conséquences spirituelles et morales de douze ans de nazisme, puis, encouragée par son curé, elle constitue un petit groupe de prière pour la reconstruction de l'Allemagne et pour la paix.

En mars 1945, Marthe Dortel-Claudot contacte Mgr Théas, la personne la plus adéquate pour comprendre sa vision des choses. Il accepte de l'assister sous réserve de l'accord de son archevêque. Le lendemain déjà, elle rend visite à l'archevêque de Toulouse et obtient son soutien. Quand elle revient à Montauban avec cette bonne nouvelle, Mgr Théas accepte définitivement la direction de cette « nouvelle croisade de prières » pour l'Allemagne. Le nom de *Pax Christi* est donné au projet.

« En fait, c'est une troisième personne qui a permis à ce jeune mouvement de prendre son tournant décisif », explique Etienne De Jonghe, engagé dans PCI depuis plus de 35 ans et secrétaire général de l'organisation depuis 1978. « Il s'agit d'Angelo Roncalli, qui deviendra le pape Jean XXIII. A cette époque, il était nonce apostolique à Paris. Il a réussi à élargir la première option "pour la paix entre la France et l'Allemagne" et à la transformer en "paix entre tous les peuples", sur le continent européen en particulier. »

Engagement concret

A. Roncalli intervint une deuxième fois lorsque Pax Christi se retrouva dans des difficultés financières dues aux grands pèlerinages à Lourdes. Il désirait persuader le nouvel archevêque de Paris, Maurice Feltin, de prendre la présidence de l'organisation. Et c'est ce cardinal Feltin qui, justement, à la demande de beaucoup de gens, réussit à transformer le but original du PCI, la prière, en un triple volet qui marque depuis le fonctionnement du mouvement : prière, étude et action.

M. Feltin voulait que PCI devienne un mouvement « dans lequel les catholiques de différents pays puissent se rencontrer pour travailler ensemble, par la prière, l'étude et l'action, à créer une base pour une Europe pacifique ». En effet, PCI commençait à comprendre que sa spiritualité le conduirait inmanquablement vers une action sociale et politique. Cette dimension sociale était aussi com-

prise comme une réponse adéquate aux partis communistes d'Europe de l'Ouest de l'époque.

Le cardinal hollandais Bernard Alfrink, qui succéda à Feltin en 1965 à la présidence de PCI, poursuivit la même ligne. Entre-temps, Roncalli, élu pape en 1958, avait déjà demandé à l'Eglise catholique et au monde entier, dans son encyclique *Pacem in Terris*, de s'engager dans un travail de paix.

Depuis, PCI s'est bien développé. Chaque décennie a connu ses propres spécificités. Dans les années '50 par exemple, l'accent a été mis sur la lutte contre la colonisation et la pauvreté. Plus tard, ce sont les protestations contre la guerre au Vietnam et les problèmes des objecteurs de conscience qui ont occupé l'avant-scène et, à la fin des années '70, toutes les formes de résistance non-violente. En même temps, en dépit de la guerre froide, le rapprochement et la collaboration entre l'Est et l'Ouest se sont développés. L'archevêque Oscar Romero de San Salvador a demandé à PCI, peu avant sa mort violente en 1980, de

« *La Passante du sans-soucis* » (1982), de Jacques Rouffio



s'engager plus concrètement pour le respect des droits de l'homme en Amérique latine. Enfin, ces dernières décennies, PCI s'est surtout concentré sur les conflits armés en Afrique, aux Balkans et au Moyen-Orient.

Universalité

Aujourd'hui, le mouvement compte plus de soixante mille membres. Il est actif sur les cinq continents, dans une cinquantaine de pays.¹ Son président international a toujours été un évêque : de 1990 à 1999, c'était le cardinal belge Godfried Danneels ; le patriarche de Jérusalem Michel Sabbah (pour la première fois un non-européen) lui a succédé. « Cependant dans le fond, PCI est un mouvement de *grassroots* qui existe grâce à ses membres. Les laïcs y jouent un rôle important. D'ailleurs, plusieurs sections nationales ont à présent un laïc à leur tête. Nous essayons aussi de gérer PCI le plus démocratiquement possible », explique De Jonghe.

Depuis 1990, PCI compte, à côté de ses sections nationales qui portent le nom de Pax Christi, des associations affiliées et des partenaires. Il s'agit très souvent de groupes ou d'organisations de la société civile déjà existants, comme la Commission pour la pastorale rurale (CPT) au Brésil, désireux de s'affilier à PCI.

Le développement international de Pax Christi est certainement le grand mérite de De Jonghe. « PCI ne serait pas un vrai mouvement de paix s'il limitait son action et son optique à la seule Eglise catholique, affirme le secrétaire général. Nous sommes un mouvement catholique et nous nous situons dans le milieu catholique, c'est vrai, mais nous avons une très grande ouverture œcuménique et interreligieuse. La collaboration avec

d'autres organisations chrétiennes est évidente. Dans le domaine du dialogue interreligieux, nous travaillons surtout avec des groupes en Asie, par exemple au Bangladesh, mais cela n'étonnera personne d'apprendre que nous portons une attention croissante à tout ce qui se passe dans le monde et les milieux musulmans. »

Thématiquement, le fonctionnement de PCI peut être partagé en deux domaines : l'interpénétration politique et l'éducation à la paix au sens large. « Dans le domaine de l'interpénétration politique, précise De Jonghe, nous travaillons principalement autour des questions de sécurité, d'impact économique des conflits et des droits de l'homme, y compris la situation des demandeurs d'asile et des réfugiés et le problème de la peine de mort. Quant à nos projets d'éducation à la paix, ils concernent principalement la prévention et la transformation des conflits, la spiritualité et la théologie de la paix, et la sensibilisation du grand public à toutes les questions de paix. »

Chaque section ou association de Pax Christi a ses propres priorités (elles ne peuvent pas s'occuper de tous les objectifs à la fois). C'est ce qui fait sa diversité et sa richesse. Souvent du reste, ces sections collaborent avec des organismes plus spécialisés, comme Caritas, la Coopération internationale pour le développement et la solidarité (Cidse), les commissions Justice et Paix ou le Conseil œcuménique des Eglises.

Ces coopérations ont abouti plusieurs fois déjà à la création de larges « coalitions » dans lesquelles PCI participa ou dont elle fut même parfois la force por-

1 • Pax Christi Suisse, ch. du Cardinal Journet
3, 1752 Villars-sur-Glâne, ☎ ++41 26 426
34 75, www.paxchristi.ch.

teuse. Par exemple, la coalition pour les Grands Lacs en Afrique centrale qui fit un grand travail de lobby lors de différentes et pénibles négociations ou de processus de paix.

Défis actuels

Fin octobre 2005, Pax Christi International a fêté à Bruxelles (où le siège est établi depuis 1978) son soixantième anniversaire. Son prix annuel pour la paix a été décerné à cette occasion au Français Jacques Delors, président de la Commission européenne entre 1985 et 1994. « Normalement, notre Prix de la paix est décerné à des personnes ou des groupes de *grassroots*. Nous avons fait une exception cette année, explique De Jonghe, car en choisissant Delors, nous voulons renouer avec l'inspiration originale du mouvement. Nous voulons de nouveau présenter l'unification de l'Europe en tant que processus de paix et nous sommes prêts à y apporter toute notre collaboration. »

PCI est loin de vouloir s'endormir sur ses lauriers ou de prendre sa retraite. « Au contraire, il y a encore trop à faire. Nous sommes confrontés à l'heure actuelle à de nouvelles versions d'anciens problèmes, tels que la pauvreté, les conflits ethniques, le racisme, les réfugiés, ainsi qu'à l'aggravation de menaces telles que le terrorisme, les tensions au Moyen-Orient et bien d'autres encore. Le trafic d'armes est utilisé pour stimuler la croissance économique ou asseoir le pouvoir politique, alors même qu'il encourage et nourrit le militarisme et le crime. Certaines régions du monde connaissent une flambée de violence alarmante et parfois même un mépris total pour la dignité et le caractère sacré de la vie humaine », rappelle le secrétaire général du mouvement.

« Il reste beaucoup de points non couverts dans le domaine de la paix, où PCI est absent ou ne peut s'engager plus, avoue De Jonghe. Je pense par exemple au Népal ou à une bonne partie du monde musulman. Nous ne pouvons pas être partout en même temps. Beaucoup de nos possibilités dépendent d'ailleurs de nos partenaires locaux. Le plus important est que ce que nous faisons, nous le faisons bien et à fond. »

Reste un autre problème. « En tant que mouvement de prière, d'étude et d'action, nous pouvons focaliser notre attention et notre engagement soit sur la solidarité, soit sur la médiation ; nos prises de positions différeront en fonction. Notre travail de solidarité insiste surtout sur les droits de l'homme. Nos efforts de conciliation, par contre, visent en premier lieu la fin des conflits. Quand nous œuvrons pleinement dans le domaine de la solidarité - et cela nous arrive souvent -, nous risquons d'être considérés comme partiels et d'être rejetés en tant que médiateur. Notre engagement pour la paix reste donc toujours une affaire délicate. Mais cela ne nous donne jamais le droit ou la justification de nous dérober à notre première tâche », conclut De Jonghe.

R. De G.

Légitimes défenses

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, *Fribourg*

Comme les mythes nous le rappellent, la violence est présente dès l'origine du monde. Si elle n'est pas le seul moteur de l'histoire des hommes, elle y joue un rôle prédominant. En même temps, il n'est pas faux de voir dans l'abolition de la vengeance privée, une avancée de la « civilisation », sachant que le monopole de la force par la puissance publique, même endiguée, même contrôlée, ne résout pas tous les problèmes de coexistence entre les personnes et les groupes. La victoire sur la violence aveugle n'est jamais assurée et, là où on la croit jugulée, elle pénètre et réapparaît de façon insidieuse ou inattendue dans les vies les plus tranquilles. Trois films, d'origine différente et de bonne qualité, essayent de scruter ce mystère.

***A History of Violence*, de David Cronenberg**

David Cronenberg, connu pour ses films fantastiques, aurait pu se contenter de commencer son film, *A History of Violence*, en montrant la vie paisible des banlieues des villes américaines, avec leurs maisons, leurs gazons prêts pour les barbecues, les larges avenues bordées d'arbres et de pistes cyclables, les enfants qui reviennent de l'école, tout ce petit monde à la fois conformiste et agréable. Mais, avant même le générique, nous avons compris que les deux individus à la mine patibulaire qui s'éloignent en voiture ont tué sauvagement la serveuse d'une épicerie et n'ont pas eu pitié d'une petite fille dont les hurlements sont relayés par ceux d'une autre fillette, dans la famille Stall chez laquelle

nous pénétrons ; sa maman arrive tout de suite pour la consoler de ce qui n'était qu'un vilain cauchemar.

Tom Stall, son père, possède et gère en ville ce qu'on appelle un *diner*, un de ces restaurants populaires où l'atmosphère est cordiale. Les clients l'aiment bien et les affaires marchent. Mais subitement les deux individus du début pénètrent dans l'établissement et s'apprêtent à un nouveau hold-up. C'est alors que Tom, si calme, si gentil, arrive à retourner la situation en vrai professionnel, tuant les tueurs avec leurs propres armes. Il va devenir le héros tranquille de la légitime défense et toutes les télévisions font son éloge.

Tout est donc rentré dans l'ordre lorsque de nouveaux personnages louches apparaissent et poursuivent Tom, tant au *diner* que chez lui. Pas de violence ouverte cette fois, mais des menaces. Ils prétendent que Tom n'est autre que Joey Cusack, un homme de la mafia qui a beaucoup de crimes à se reprocher. Le spectateur saura vite si c'est bien lui ou s'il y a erreur sur la personne.

Ce qui m'intéresse ici, c'est la dégradation des rapports qui se fait sentir dans la famille Stall une fois le soupçon installé et qui induit chez tous ses membres une violence nouvelle. Sa femme, si confiante, qu'il contraint à de sauvages rapports sexuels, mais surtout son fils adolescent. Ce dernier, souffre-douleur d'une petite bande de durs au collège, se révolte et frappe à son tour. Lui aussi est en quelque sorte dans sa légitime défense, mais la violence a engendré la

violence. Très bien agencé et joué, le film est dur, même terrifiant. Mais derrière tout cela, il y a peut-être une manière de nous montrer l'incroyable difficulté à enrayer le cycle de la violence et l'absolue nécessité de le faire.

Situé dans le 13^e arrondissement de Paris, le dernier film de Michael Haneke, *Caché*, est fort semblable. Ce réalisateur autrichien s'est fait connaître par ses films sur la violence gratuite, à la limite du soutenable comme *Benny's Video* ou *Funny Games*. Ici, sauf en une scène saisissante et rapide, la violence n'est pas sanguinaire mais cachée ; elle n'en est pas moins présente et angoissante.

Georges, présentateur vedette d'une émission littéraire à la télévision, et sa femme Anne, éditrice, appartiennent au milieu parisien. Leur vie mondaine, mais aussi professionnelle et familiale, est bientôt troublée par quelqu'un qui les observe sans cesse et le prouve en leur envoyant des cassettes vidéo. Georges ne sait trop que faire devant cet invisible ennemi qui ne menace pas. Puis, un jour, la vidéo le conduit silencieusement vers un banal appartement de banlieue, qu'il ne met pas trop de temps à découvrir. Un Algérien, de son âge, lui explique qu'il a voulu cette confrontation : il a raté sa vie parce que Georges, dans leur enfance, l'a accusé faussement. Ce mensonge a empêché l'adoption projetée par les parents de Georges, qui n'a pas consenti à partager le bien-être et l'affection, et a rejeté le petit Algérien dans le malheur et le ghetto. Il veut simplement que Georges le sache.

Là encore, il y aura un rebondissement dramatique, mais de nouveau le plus important est la panique qui s'installe dans le bel appartement parisien. Un soir, le fils, lui aussi un jeune adolescent,

ne revient pas. Les parents ne doutent pas d'un enlèvement, d'un chantage, ou pire. Le couple se déchire, ne sachant que faire, d'autant que Georges persiste à ne découvrir aucun mobile à cette persécution. Il fait appel à la police, mais cette fois le manipulateur de la caméra invisible n'y est pour rien semble-t-il, et l'enfant revient, inconscient du drame qu'il a provoqué.

A la fin du film, tout semble rentrer dans l'ordre bourgeois-bohème mais, chose très inhabituelle au cinéma puisque les spectateurs partent pendant le générique de fin, une scène se déroule à l'arrière-plan des noms qui défilent. Le fils de l'Algérien aborde à la sortie du lycée celui de Georges : menace ? complicité ? trafic ? improbable camaraderie ? L'engendrement de la violence ne finit jamais.

Le petit lieutenant, malgré son âge et ses muscles, est aussi un enfant. Antoine a toujours voulu être policier. Les premières images du film de Xavier Beauvois le montrent à la cérémonie de fin d'école avec tous les élèves en uniforme. Antoine marche au pas, puis retrouve sa famille, émue mais pas très convaincue. Il n'y a pas de doute qu'Antoine veut servir l'ordre et la société, sans cesse mise en état de légitime défense par des attaques contre la vie ou la propriété d'autrui que la force publique est chargée de défendre.

Comme dans tout métier dangereux, il faut pouvoir alimenter un peu son romantisme : Antoine s'inspire des films policiers dont il affectionne les affiches. Ayant demandé à rejoindre la brigade d'intervention, il s'offre quelques plaisirs innocents comme celui d'actionner pour lui tout seul la sirène de sa voiture. Mais le réalisateur, par une observation minutieuse et quasi-scientifique du travail de la police, de ses rites et de ses

Caché, de Michael Haneke

Le petit lieutenant, de Xavier Beauvois

cinéma

risques, contre-balance parfaitement l'idéalisme de son personnage.

Des policiers, il y en a de toutes sortes : l'un doit voter Front National, rôle ingrat que Beauvois assume lui-même ; un autre est Arabe ; un troisième est bon camarade mais pas trop zélé ; et il y a surtout « le commandant », qui est une femme, revenant tout juste d'une cure de désintoxication et s'astreignant aux réunions des Alcooliques anonymes. C'est ce milieu qui est décrit, non sans une certaine affection. Celui de la violence, après le meurtre d'un S.D.F. par deux tueurs russes, n'est au fond considéré que de l'extérieur, probablement comme le fait la police, sans haine, plutôt comme quand on doit se débarrasser d'animaux nuisibles.

Une erreur d'appréciation, doublée d'une négligence, entraînera le petit lieutenant vers la mort, réveillant chez ceux qui travaillaient avec lui un sursaut d'humanité et de courage. Joué par des comédiens mais aussi des acteurs non-professionnels, le film met le doigt sur la vulnérabilité de tous ceux qui sont confrontés à la violence dans nos sociétés pourtant protégées.

Il n'est pas fortuit que ces trois films, qui me semblent sans complaisance, adjoignent aux adultes des personnages plus jeunes, plus faibles, innocents ou parfois naïfs, comme pour nous rappeler que, si elle peut être légitime, la violence vient de toute manière de plus loin que nous, qu'aucune histoire collective n'en est indemne, et que nous devons veiller à assumer le moins possible de cette part maudite de notre humanité.

G.-Th. B.

« *Le petit lieutenant* »



Transcendance et humanité

Rembrandt van Rijn

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne d'art et d'archéologie

Il arrive rarement que l'on puisse identifier complètement une technique au génie d'un seul artiste ; on peut toutefois affirmer sans exagération que la gravure à l'eau-forte se confond avec Rembrandt au XVII^e siècle. Aucun graveur de métier n'a laissé une œuvre aussi vaste. Rembrandt s'y attache dès 1628, date à laquelle débute sa carrière de peintre indépendant, et dès 1630 sa réputation de graveur s'étend à travers l'Europe.

Alors que les peintures de Rembrandt suscitaient au mieux l'indifférence, ses gravures connurent un engouement indéfectible. L'industriel Albert W. Blum, disparu en 1952 et héritier de cette ferveur rembranesque, avait constitué une collection de gravures remarquable par sa richesse et sa cohérence, tout à fait exemplaire des collectionneurs de Rembrandt qui se caractérisent de tout temps par la détermination à reconstituer « l'œuvre » intégrale.

Malgré la diversité de sa curiosité, Rembrandt traita cependant avec une prédilection plus sensible les sujets sacrés : 200 peintures de l'artiste leur sont consacrées, à savoir la moitié de sa production. C'est dire l'importance de cette thématique à laquelle se rattachent également 80 eaux-fortes. Ces chiffres exceptionnels en pays protestant en font le principal peintre religieux

du siècle tant quantitativement que qualitativement. Une telle production ne pouvait résulter que d'une initiative personnelle, dans une Hollande protestante et par conséquent hostile à toute représentation religieuse. Le protestantisme avait en effet manifesté une attitude très négative à l'encontre de l'art religieux, accusé de forger des idoles et de dégrader la divinité en l'humanisant.

Préférences religieuses

Rares sont les témoignages et documents qui nous permettent d'éclairer les convictions de l'artiste. Ses amis d'obédiences diverses sont hérétiques pour certains aux yeux de l'Eglise officielle. On l'a cru proche de l'une des sectes dissidentes de l'Eglise réformée en raison de ses sympathies pour le prédicateur mennonite Cornelis Anslø. Bien que le peintre et graveur aborde volontiers la solitude de l'homme en reprenant l'histoire d'Agar, d'Esther ou en illustrant la Bénédiction des petits enfants - événement central de *La Pièce aux cent florins* -, ces thèmes de prédilection ne sont pas spécifiques à la secte mennonite, mais constituent aussi quelques-uns des fondements du protestantisme. L'histoire de Tobie, les pèlerins d'Em-

expositions

Rembrandt, au Kunstmuseum St.Gallen, jusqu'au 26 mars

expositions

maüs, la présentation au Temple, très fréquemment traités, relèvent tout autant d'une vision calviniste que des écrits du néerlandais Menno Simons.

On pourrait également alléguer l'intérêt de Rembrandt pour la communauté juive, libéralement accueillie par la République hollandaise. Le calvinisme avait permis une juste considération du peuple juif qu'il reconnaissait comme l'authentique peuple biblique. Côtoyant cette communauté dans son propre quartier, Rembrandt témoigne dans son œuvre de ses sympathies pour les juifs. Plus que la vie des saints canonisés, il privilégie les récits de la Bible. Les œuvres qui s'en inspirent font moins ressortir la foi juive que l'aspect humain dramatiquement restitué de l'histoire.

Sa vision du Nouveau Testament est volontiers plus contemplative et même intimiste. Rembrandt préfère le mystère insondable des desseins divins, la faillibilité de l'homme, son angoisse devant le Jugement ultime de Dieu, mais aussi la relation personnelle et salvatrice unissant l'homme à son Créateur. Il retient des Évangiles la figure du Christ en qui

s'unissent l'humain et le divin, et l'artiste n'aura de cesse d'en rechercher le visage et d'en traduire la double nature.

Le *Christ guérissant les malades*, aussi intitulé *La Pièce aux cent florins*, est exemplaire de cette humanité qui prévaut à toutes les convictions. Rembrandt y insère plusieurs épisodes : la guérison des malades à droite et à gauche, la discussion avec les pharisiens et le jeune homme riche distribuant ses biens aux pauvres. Devant les pharisiens, est représenté le trois-quarts pensif et aigu d'Erasmus de Rotterdam, humaniste qui chercha à concilier l'étude des Anciens et les enseignements de l'Évangile. La présence d'un quotidien contemporain et l'humanisation qui en découle ne privent pas les Écritures de leur contenu transcendantal. Soulignant les contrastes lumineux, la clarté blonde irradiée par le Christ n'a plus rien de terrestre. Quintessence de l'art de Rembrandt aquafortiste, le clair-obscur transcende l'humble réalité.

L'ambiguïté des *Pèlerins d'Emmaüs* (1654) naît encore une fois de cette osmose entre la simplicité des attitudes

et l'irréalité d'une lumière qui participe du miracle. Ce rôle et cette signification grandiose de la lumière s'imposent dans *Les Trois Croix* (1653). Exécutée à une date où toutes ses œuvres tendent à s'assombrir, le violent contraste d'ombre et de lumière est le signe de la transcendance divine et du chaos qui déchire les ténèbres. Les thèmes sacrés ne sauraient donc être interprétés à la lumière des croyances religieuses de Rembrandt. L'artiste était par nature indépendant et d'une attitude trop intuitive pour se conformer à quelque modèle ou directeur de pensée que ce fût.

« *Christ guérissant les malades* », environ 1648



Il croyait en l'homme perfectible par ses croyances et ses pratiques. Ses tableaux présentent nombre d'attitudes humaines, de la dignité au pathétique. Rembrandt cherche à comprendre l'âme humaine, ses violences, ses contradictions et ses faiblesses. Il ose peindre la laideur, le sang, la peur, la violence ou la trahison, teintant ainsi son œuvre d'une profonde humanité.

La passion de l'humanité

Constante de son évolution et s'inscrivant dans la même logique, le graveur se passionne pour la figure humaine que traduit le genre du portrait et surtout de l'autoportrait. Son souci de l'expression se manifeste dès ses débuts dans l'importante production consacrée au thème de l'autoportrait. Phénomène sans équivalent au XVII^e siècle, l'artiste s'est peint au moins 57 fois et gravé à 28 reprises. Rembrandt scrutera en effet toute sa vie durant sa propre image, explorant tous les registres de l'âge et de l'expression avec une universalité hypnotique.

Environ deux tiers des peintures de Rembrandt sont des portraits et la proportion est à peine moindre dans son œuvre gravée. La part plus grande accordée à la spiritualité ne cessera de s'accroître. A cela doit-on sans doute la présence de prédicateurs parmi ses modèles. L'humanité dépasse encore une fois le rang, la grandeur sociale ou les conventions.

A cette quête d'authenticité des modèles eux-mêmes, correspondent également les représentations nombreuses de membres de sa famille ou d'amis qui permettent une sympathie et une intimité très attachantes. Le prédicateur Jan Cornelis Sylvius était le cousin de Saskia, Jan Asselyn un confrère peintre,

Jan Six un ami, Clément de Jonghe un marchand d'Estampes, Francen un ami et collectionneur.

Relevant d'une même sensibilité, les figures anonymes de vieillards, particulièrement nombreuses, étaient appréciées par l'artiste pour leur richesse expressive. Ces visages usés, guettés par l'érosion étaient à l'évidence habités d'une vie intérieure plus intense, pas toujours sereine d'ailleurs. La profondeur, l'authenticité de la pensée sont d'autant plus présentes que l'enveloppe est plus fragile. Ce thème coïncidait avec une quête passionnée de ce qui est irréductible dans l'homme, comme si le temps et les souffrances, loin d'amoinrir, magnifiaient.

Doté d'une pénétrante sensibilité et d'un esprit remarquablement inventif, Rembrandt aborde une variété de techniques et de genres dont les gravures à l'eau-forte témoignent brillamment. Les valeurs subtiles du clair-obscur ajoutent l'intuition d'une transcendance aux sonorités d'une thématique toujours profondément humaine. La lumière qui jaillit mystérieusement d'un livre, vraisemblablement la Bible du prédicateur Cornelis Anslu, ou celle qui transfigure le visage du Christ dans *Les Pèlerins d'Emmaüs* révèle la force ou l'incidence du sacré. Sa quête de l'essentiel produit à la fin de sa vie un art du sacrifice qui implique un dépouillement et une abréviation du trait. A la fois synthétique et intemporelle, la sobriété laconique de son langage plastique renforce l'irréalité poétique et le lyrisme de son luminisme d'une liberté et d'une modernité jusque-là inconnues dans l'histoire de l'estampe.

G. N.

Au cœur des ténèbres

Joseph Conrad

●●● **Gérard Joulé**, Lausanne

Joseph Conrad

Le Flibustier,
Autrement, Paris 2005,
296 p.

Le frère de la Côte,
Ancre de Marine,
Louviers 2005, 216 p.

Victoire, Gallimard,
Paris 2004, 512 p.

« Conrad, écrit Paul Valéry, parlait le français avec un bon accent provençal, mais l'anglais avec un accent horrible qui m'amusait beaucoup. Etre un grand écrivain dans une langue que l'on parle si mal, c'est chose rare et éminemment originale. »

On a souvent comparé son œuvre à celle de Kipling. Il a, en effet, comme Kipling, l'amour et l'intelligence de tout ce qui passe et vit sur les grandes routes du monde moderne (nous sommes en 1900) : la mer et les grandes villes de marchés et d'échanges, et les postes avancés de la civilisation ; l'homme aux prises avec la nature vierge ; les pays en formation ; l'élément révolutionnaire et cosmopolite des grandes villes. Tous deux ont écrit quelques chants de l'épopée moderne. Mais alors que les couleurs de Kipling sont vives : l'Inde et l'Égypte au soleil, Conrad, sous les tropiques, recherche l'ombre effrayante de la forêt vierge. Or il y a des connaisseurs qui préfèrent Conrad à Kipling et leur préférence ne peut s'expliquer que par cette note tragique, inquiétante, ce sens particulier de la fatalité qui n'est que chez Conrad.

Ils s'opposent l'un à l'autre comme Homère à Virgile. Les premiers ont chanté les vaincus, les seconds les vainqueurs et un monde à bâtir, un empire à construire, à étendre, à défendre. Ils ont tous

les deux peint les valeurs héroïques et nobles, mais seul le monde de Conrad est tragique, celui de Kipling étant lui, au contraire, bâti sur la force et l'optimisme. Car ce ne sont pas les plus nobles qui s'adaptent, mais les plus forts et les plus rusés. C'est aux fauves qu'appartient le monde ; aux fauves et aux laquais. Les autres s'en vont avec noblesse, meurent par point d'honneur. Renoncent.

Tout Britannique qu'il est et fier de l'être, Kipling cède parfois aux sortilèges de l'Orient. Dans l'œuvre de Conrad, au contraire, l'homme est seul en face de l'univers, un univers sur lequel aucune Providence n'étend sa protection, face à une nature cruelle. Ses plus beaux livres sont des récits de la lutte de l'homme avec la mer et contre les puissances d'en bas. C'est-à-dire du combat séculaire qui a modelé les Anglais les plus représentatifs. Plus qu'un poète de la mer, il est le moraliste des vertus engendrées par la mer.

Il s'irrita toujours quand les critiques tentèrent d'expliquer son talent par un tempérament slave. « Rien n'est plus étranger au tempérament polonais que ce que les critiques appellent l'âme slave, dit-il. La Pologne a une tradition de gouvernement libre, une conception chevaleresque de la morale et un respect presque exagéré des droits de l'individu. L'esprit polonais, tout occidental, a été

formé par le catholicisme romain et par la France. Tel autre de mes critiques prétend expliquer certains caractères de mes livres par le fait que je suis, dit-il, le fils d'un révolutionnaire. Comment peut-on appliquer l'épithète de révolutionnaire au soulèvement polonais, c'est ce qui m'échappe. Ce soulèvement était une révolte patriotique contre une domination étrangère. »

Il protesta également contre l'idée qu'il aurait pu aussi bien devenir un écrivain en une autre langue que l'anglais. « La vérité, c'est que la faculté d'écrire en anglais m'est aussi naturelle que toute autre aptitude que je puis posséder de naissance. Elle a toujours fait partie inhérente de moi-même. L'anglais n'a jamais été pour moi une question de choix et d'adoption. » Tout de suite l'esprit anglais lui convint par ce qu'il appelait un certain aspect chevaleresque du caractère anglais.

La lutte contre la mer

Après avoir été longtemps capitaine de marine, Conrad tomba malade. Il rentra un jour d'un voyage en Afrique en ayant perdu la santé. La maladie est souvent la fée cruelle qui décide la vocation d'un écrivain. Si Proust avait été en bonne santé, eût-il écrit ? Ce fut la maladie qui tua le capitaine Korzeniowski.

A 37 ans, il devint écrivain. Comme il avait lutté contre la mer, il batailla contre une langue étrangère. Il travaillait très lentement. « Je m'assieds douze heures à ma table, je dors six heures et le reste du temps je me fais de la bile, sentant l'âge avancer et regardant ceux que j'aime », écrivait-il à l'un de ses amis. Il voulait être un bon ouvrier des lettres comme il avait été un marin modèle. Toute sa vie, depuis le moment où il renonça au métier de marin, ne fut qu'un

long et pénible labeur littéraire, accompli au milieu d'incessantes douleurs physiques. Il mourut en 1924, presque subitement, d'une crise cardiaque.

Il avait parfois décrit avec envie la mort des marins qui sombrent en pleine lutte. « Personne ne peut dire avec quelles pensées, avec quels regrets, avec quels mots sur les lèvres, ils moururent. Mais il y a quelque chose de beau dans le brusque passage de ces cœurs du paroxysme de la lutte et de l'effort, de l'effroyable vacarme, du vaste emportement tumultueux de la surface, à l'immense paix des profondeurs qui dorment inviolées depuis le commencement des siècles. »

Tous les sujets de ses livres sont empruntés aux souvenirs de cette existence active de marin qu'il mena de 17 à 37 ans sans écrire. Leurs titres sont encore présents dans nos mémoires. *Le Nègre du Narcisse*, histoire d'un équipage, d'un voyage, d'une tempête : le chef, l'humanité moyenne de l'équipage, la canaille et un personnage étrange et maléfique, le nègre. *Typhon*, qui narre l'aventure d'un bateau chargé de coolies chinois qui, en pleine tempête, commencent à se massacrer à propos de dollars perdus. *Jeunesse* : l'histoire d'un navire qui brûle en pleine mer. *Lord Jim*, celle d'un jeune officier de marine qui, ayant manqué une fois à l'honneur et fait preuve de lâcheté, passe sa vie à tenter de racheter sa faute et finit par mourir par point d'honneur.

Ce que Conrad étudie, c'est le vase clos d'hommes qui vivent à bord d'un navire dans des conditions éprouvantes où l'on oscille à tout moment entre le courage et la lâcheté et où la peur est la compagne de tous les instants. Ce qu'il décrit, ce n'est pas la mer, mais la lutte contre la mer. Les marins n'aiment pas la mer. La mer n'est pas l'amie de l'homme. L'océan n'a ni foi ni loi, ni compassion ni

mémoire. Il n'a que des accalmies dont il se réveille comme un déchaîné. Les marins ne peuvent fixer ses caprices que par une résolution ferme, par une vigilance jamais endormie, armée, jalouse, méfiante, dans laquelle il entre plus de haine que d'amour.

Et comme la nature (quand il lui arrive de la dépeindre comme dans *Au cœur des ténèbres*) n'est rien d'autre que la jungle, qui n'est pas plus domesticable que l'océan, on pourrait se dire, et on aurait raison, que, comme pour Melville, le monde semble avoir été créé pour lui dans les forges de l'enfer. Les forces des ténèbres triomphent presque toujours chez Conrad. La nature est barbare et rend barbares et cruels ceux qui y vivent. Celui qui, comme Kurtz, y vit, meurt fou après s'être fait adorer comme un dieu par les indigènes au cours d'orgies sauvages. Ici, c'est donc la forêt et non plus la mer qui triomphe de la raison et de l'humanité.

Aux yeux de Conrad la foule, le peuple sont comme l'océan ou la jungle : des adversaires pour le héros. L'humanité pour lui se divise en deux classes bien distinctes : d'un côté, il y a les chefs, ceux qui sont faits pour commander, parce qu'ils ont le sens moral, le sens de

l'honneur (ils peuvent d'ailleurs être de simples marins ou de simples ouvriers ; la valeur est une question d'âme et non de caste) ; et dans le camp opposé, il y a la canaille, la brute ignoble que devient l'homme quand il n'est pas enchaîné par le devoir et par l'honneur. Il n'y a pas moins rousseauiste que Conrad qui, s'il croit à une chose, croit au diable et au péché originel.

Méchanceté innée

« Le Père R. ne se faisait pas d'illusion. Guidé moins par son imagination que par une longue expérience des atrocités politiques qui lui semblaient fatales et inévitables dans la vie d'un Etat, pour lui le jeu ordinaire des institutions publiques consistait en une série de calamités qui s'abattaient sur les citoyens et qui découlaient logiquement l'une de l'autre, déchaînées par la haine, la vengeance, la folie, la cupidité et la rapacité, comme si elles avaient été dispensées par une volonté divine. » Ce pessimisme est aussi celui de Conrad. Il croit à l'essentielle méchanceté des hommes pris en masse.

Mais il arrive aussi que le chef, l'homme d'honneur succombe lui-même aux puissances du mal. Les uns sont honorés, les autres tombent dans ce puits sans fond d'où ils ne pourront jamais remonter. Il n'y a pas, pense Conrad, beaucoup de justice dans cette répartition, dans cette prédestination des destinées. La chance joue et les dix mille hasards qui modèlent la vie de chacun. Dieu ou la divinité ordonnatrice de ce chaos est ici semblable à une immense et puissante main, prête à s'abattre sur la fourmière humaine, à saisir chacun de nous par les épaules et à précipiter dans des directions imprévisibles et vers d'inconcevables fuites nos forces inconscientes.



Ceux qui lisent Conrad savent sa conviction profonde que le monde temporel repose sur quelques idées simples, si simples qu'elles doivent être aussi vieilles que les collines. Et notamment sur l'idée de fidélité. Le monde instable des choses humaines, des tempêtes et des foules ne peut être rendu stable que par la fidélité, c'est-à-dire par un serment fait à soi-même de ne pas abandonner le groupe auquel on s'est volontairement lié.

L'honneur, une lueur

Un homme d'honneur est un homme sur qui, sa parole une fois donnée, on peut compter jusqu'à la mort. Jim n'aurait pas dû sauter. « J'ai donné ma parole à Don Carlos, dit un personnage de *Nostramo*, de ne pas laisser tomber la mine aux mains de ces bandits. » Si Jim a fléchi sous la pression du danger, c'est parce que les âmes basses et vulgaires qui l'entouraient n'avaient pas le sentiment de l'honneur. L'homme est né poltron. Le courage ne vient pas tout seul. Mais l'honneur, c'est une réalité à coup sûr et quand l'honneur est parti, il n'y a plus que la grimace du diable et du néant.

Son héros favori, c'est l'homme silencieux, n'ayant d'imagination que juste ce qu'il faut pour le porter d'un jour à l'autre. Les rêves, les idées - ces vagabondes dont chacune enlève une parcelle de notre substance et emporte une miette de cette foi en quelques notions très simples auxquelles il faut s'accrocher si l'on ne veut pas mourir dans les tourments - ne sont pas son fait. Comme toute philosophie d'homme d'action et de devoir, celle de Conrad est une philosophie aristocratique. Non qu'il n'aime autant que le chef, le simple matelot si celui-ci sait agir et obéir, mais

il a, comme Kipling, horreur de l'homme qui réclame, proteste, revendique. En un temps où rien de ce qui n'était pas révolutionnaire ne pouvait espérer attirer beaucoup l'attention, l'absolutisme de la révolution répugnait à son esprit pour les menaces de fanatisme et d'intolérance qu'il contenait.

Sur les femmes comme sur les peuples, Conrad est pessimiste. Le marin a ceci de commun avec le soldat et le cavalier qu'il passe une grande partie de sa vie loin du foyer. A distance, il idéalise la femme. Il se forme de l'amour une notion chevaleresque. « Quant à l'honneur, vous savez, c'est un bel héritage du Moyen Age qu'elles n'ont jamais eu... La sensation à tout prix est leur devise secrète. Les vertus ne leur suffisent pas, elles veulent aussi tous les crimes. Et pourquoi ? Parce que, dans une telle plénitude est le pouvoir, qui est encore la sensation qu'elles préfèrent. »

Faire son travail de son mieux, peindre ce qu'on a vu avec exactitude, soigner ses phrases comme un équipage lave son pont et ne pas attendre d'autre récompense que le respect silencieux de ses égaux, tel est son honneur.

Victoire, son dernier roman, raconte l'histoire d'un meurtre sur une île déserte. L'homme à assassiner est un gentleman, un homme délicat et courageux des hautes classes. Les deux criminels qui le tuent sont l'un de basse extraction, l'autre un membre déchu de l'aristocratie.

L'homme n'est qu'une lueur dans la tempête, mais cette lueur résiste et cette lueur est tout. Fidélité, honneur. Là en effet est l'essence des sociétés humaines dont le groupe de marins, isolé sur quelques planches au milieu des vagues, est un symbole exact.

G. J.

De la volonté à l'affect

Les exercices spirituels

François Marty
Sentir et goûter
 Les sens dans les
 « Exercices spirituels »
 de saint Ignace
 Cogitatio Fidei, Cerf,
 Paris 2005, 320 p.

Plusieurs ont été les commentaires des exercices spirituels à travers l'histoire. Celui que François Marty nous propose a l'originalité de nous faire entrer au cœur des exercices, tant il est vrai que « ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie et satisfait l'âme mais de sentir et de goûter les choses intérieurement ». En effet, l'auteur lit le texte ignatien en s'attachant à comprendre ce qui en fait une de ses spécificités.

Dans une première partie, il explore le parcours proposé par le texte en dégageant bien le rôle des sens et de l'imagination qui est propre à chacun : « Quand il s'agit de sentir et goûter, nul ne peut le faire à ma place, c'est à chacun de prendre en charge cette expérience. Ainsi en va-t-il du chemin spirituel, car il n'y a pas de modèle standard pour l'écoute du Maître intérieur. »¹

La première semaine (comment appliquer nos sens à ce qui est repoussant comme l'enfer ?) se distingue des trois semaines suivantes où « réfléchir en soi-même » s'entend au sens du reflet. Cette expression signale la dimension contemplative. Suivant Jésus-Christ, le retraitant, métamorphosé par la rencontre de Dieu, en réfléchit la gloire car « c'est quand on se tourne vers le Seigneur que le voile tombe » (2 Co 3,16). La contemplation évangélique s'inaugure puisque appel est fait d'emblée au regard et à l'écoute. Si la bonne nouvelle n'est pas absente de la première semaine, c'est bien parce que la croix, sans le chemin qui y conduit,² y est plantée. Elle est par-

don offert pour tout ce qui, en l'humanité, se met du côté de la mort.

La méditation - discours parcourant causes et effets - va aider le retraitant, à la lumière de la croix, à prendre conscience de ce qui le sépare du salut. L'imagination n'en est bien sûr pas exclue, elle qui, comme le dit l'auteur, « est plus enfouie dans le sujet, aux racines de la jonction de l'âme et du corps, racine qui n'est vivante que dérobée au regard, enfouie ».³ Proche de la mémoire, elle taille dans le donné des sens du corps, ouvrant ainsi un champ où elle bascule « de trésor du passé à [celui] d'une attente prévoyante, dont la plus haute fonction est de permettre l'imprévu »⁴ que l'Esprit saint fera germer.

Se laisser toucher

L'analyse que fait l'auteur des trois dernières semaines mériterait à elle seule un long exposé. Elle montre comment le sentir est transformé par la fréquentation des scènes évangéliques. En effet, alors que dans l'histoire les exercices spirituels ont souvent été interprétés dans une ligne volontariste, l'auteur démontre

- 1 • **François Marty**, *Sentir et goûter*, p. 11.
- 2 • A la différence de la troisième semaine où le retraitant est invité à contempler « le chemin de la passion du Christ » et où l'on passe de la honte et la confusion portant « sur soi-même » de la première semaine, à une confusion douloureuse « pour ce qu'un autre va souffrir ».
- 3 • **François Marty**, op. cit., p. 87.
- 4 • Idem.

combien le retraitant est invité à se laisser affecter par le récit évangélique. Ainsi, en deuxième semaine, en cette interruption du récit que constitue l'appel du Roi, il est proposé que « ceux qui voudront s'affecter (*se querran afectar*) et se distinguer davantage en tout service de leur Roi éternel et Seigneur universel... feront des offrandes de plus grande importance » (ES, 97,1-2).

« S'affecter », c'est se laisser toucher. La sensibilité, cette faculté du vivant, est engagée puisqu'elle est touchée par ce qui est extérieur. En effet, c'est bien par l'appel d'une personne, altérité irréductible, qu'il s'agit de se laisser toucher évitant ainsi de sombrer dans le subjectivisme du sentiment.

« Travaillant » par les affects le désir profond, les exercices spirituels sont une voie qui permet de sortir de l'étroitesse volontariste et assure la stabilité d'un choix fondé sur Dieu. La transformation du sentir est donc bien le fruit de la contemplation évangélique « qui ne saurait être évangélique si elle ne parvenait pas peu à peu à évangéliser la sensibilité elle-même ».⁵

Le sensible

Dans une deuxième partie, F. Marty cherche à rendre compte de l'actualité des exercices spirituels dans un monde marqué par l'abstraction technique qui a ouvert les portes à la mondialisation. En ces lieux, la sensibilité a de la peine à faire valoir ses droits. Que l'on pense au phénomène d'Internet où l'on est *instantanément* à Paris, Pékin et New York et où l'on est *virtuellement* présent partout. En ce monde virtuel, espace et temps sont abolis. Or l'homme s'inscrit

justement, par les racines mobiles que sont ses sens, dans un espace et un temps. Le sensible est sa demeure sans être sa prison.

L'auteur met bien en perspective, par la linguistique et l'anthropologie psychanalytique, combien l'homme est un corps signifiant, corps sensible et réel. L'émergence de la sensibilité - qui signale le vivant et permet le langage - est prise en compte par l'imagination qui, délivrant la sensation de l'éphémère, la donne à la mémoire du retraitant. Pan de la mémoire ouvert sur l'avenir, elle lui permet de laisser son histoire être rejointe et touchée par celle de Dieu. C'est dire combien les sens du corps et de l'imagination sont médiations pour la contemplation évangélique.

L'application des sens proposée en fin de journée le confirme bien. L'enjeu étant de voir, dans la tradition des sens spirituels, l'invisible de Dieu dans la visibilité de Jésus qui nous est donnée dans le corps des Ecritures.

Réfléchissant sur les chances et les risques de notre époque (la mondialisation, le multimédia, l'écologie, l'interreligieux) ce livre étonnant montre bien la complexité, la richesse et le caractère personnalisant des exercices. Il propose une lecture originale et stimulante qui démontre la pertinence du parcours ignatien dans un monde où l'homme est d'autant plus happé par l'instantanéité du plaisir qu'il est déconnecté de sa sensibilité. Si Dieu divinise ce que l'homme humanise, les exercices sont une voie royale pour aller à Dieu.

Luc Ruedin s.j.

5 • Idem, p. 106.

■ Bible

Collectif**Bible et médecine***Le corps et l'esprit*

Presses universitaires de Namur/Lessius, Namur/Bruxelles 2004, 154 p.

Composé de plusieurs articles rédigés par des biblistes et des médecins, voici un excellent ouvrage de référence pour ceux qui sont engagés dans des discussions sur l'éthique et qui s'interrogent sur la difficulté d'être un(e) soignant(e). Un peu en retrait par rapport au titre ambitieux, on y trouve les textes suivants : *Concevoir un enfant, que dit la Bible ? ; Guérir et sauver dans l'Ancien Testament ; Jésus, l'Autre et la guérison dans les Evangiles* (certains croyants pourraient rester sur leur faim par rapport à leur lecture personnelle des textes bibliques où les récits de guérison ne cessent de nous interpeller) ; *Bible et médecine : un nouveau rapport au destin ; La dynamique de l'expérience médicale*.

Ce dernier texte, puissant, innovateur et destiné à tous les soignants (et pas seulement au monde des soins palliatifs où Marc Desmet a une formidable expérience) justifie à lui seul la lecture de ce livre, tant il éclaire la souffrance mais aussi la grandeur du soigné et du soignant.

Jacques Petite

Thomas Römer, Loyse Bonjour
L'homosexualité dans le Proche-Orient ancien et la Bible

Labor et Fides, Genève 2005, 124 p.

Malgré le titre donné à leur ouvrage, les auteurs expliquent que le Proche-Orient ancien ne connaissait pas l'homosexualité, un terme et une catégorie inventés au XIX^e siècle. Par contre, en Mésopotamie plus clairement, en Egypte dans une moindre mesure, on connaissait des rapports amoureux et même érotiques entre hommes. Le best-seller de tout le Proche-Orient antique, l'épopée de Gilgamesh, célèbre un amour extraordinaire, exclusif, physique et complexe entre deux hommes, Gilgamesh et Enkidu, comme un idéal de complémentarité.

Sur cet arrière-fond culturel, les auteurs analysent minutieusement les passages de l'Ancien Testament que l'on évoque habituelle-

ment pour condamner l'homosexualité au nom de la Bible : quelques versets du Lévitique (18-20), l'histoire de Sodome (Genèse 19) et l'amitié ambiguë entre David et Jonathan (1 et 2 Rois), mais ils expédient un peu vite l'enseignement du Nouveau Testament (Rm 1,24-27 ; 1 Co 6,9 ; 1 Tm 1,10).

Reste une question sans réponse bien précise, celle du statut social de l'homosexualité. Si elle était tolérée dans certains milieux du Proche-Orient ancien, elle semble reléguer ceux qui la pratiquent au rang de citoyens de deuxième catégorie auxquels on ne reconnaissait pas un rôle constructeur dans la société.

Ce livre est certainement intéressant pour une première approche, dans la mesure où il contribue à évacuer des interprétations hâtives et simplistes, mais les conclusions des auteurs, fondées sur des indices parfois un peu minces, ne dépassent pas le stade des hypothèses et le lecteur reste sur sa faim.

Pierre Emonet

Collectif**sous la direction de Jean-Pierre Prévost**
Nouveau vocabulaire biblique

Bayard/Médiapaul, Paris/Montréal 2004, 496 p.

Très bon instrument de travail pour qui connaît un peu les langues anciennes ! Plus concordance que dictionnaire, ce « vocabulaire » part des mots hébreux (transcrits en caractères latins) pour l'Ancien Testament, et grecs (également en caractères latins) pour le Nouveau Testament. Il décortique tout ce que les différentes racines permettent de conjuguer avec un même vocable. On découvre, par exemple, sous le mot hébraïque *Amen*, une racine 'aman, soit « être solide, stable », mais qui, développée à un autre mode, propose encore « se fonder sur la solidité » et « avoir confiance » ; d'autre part, elle aboutit au substantif 'émet qui, par opposition à ce qui est caché (erreur ou mensonge), s'impose comme conforme à la réalité ou comme « sincère ». Mais la recherche va encore plus loin, puisque pour chaque vocable de l'A.T., on nous met en parallèle sa traduction grecque dans la version des *Septante* (LXX) et ses emplois les plus courants dans le grec du N.T.

Voilà qui permet de ressentir les différentes harmoniques de langues trop vite dites « mor-

tes » et de (re)découvrir, derrière des mots usés de nos traductions françaises, un goût du terroir biblique. En effet, le souci de rendre le texte ancien lisible pour les Occidentaux et surtout audible pour la proclamation liturgique a trop souvent obligé à prendre de la distance avec l'esprit sémitique original.

Jean-Bernard Livio

■ Biographies

Daniel Duigou **Journaliste, psy et prêtre**

Presses de la Renaissance, Paris 2005, 288 p.

Daniel Duigou exerce trois métiers qui ont à voir avec la parole. Une parole qui est pour lui avant tout écoute : de l'actualité, des patients (les malades du sida en particulier), de Dieu. Une parole, aussi, qui est présent offert aux « pauvres » selon la Bible, don à l'autre pour l'aider à comprendre, à se libérer et à construire son présent et son avenir. S'il a choisi d'être ordonné prêtre à 51 ans, c'est pour « vivre à fond ma vie d'homme », car « connaître la vie, c'est connaître Dieu », et pour aller jusqu'au bout de cette aventure de la liberté et cette promesse de bonheur, dire le sens et apporter une parole d'espérance.

D. Duigou raconte son cheminement : une enfance marquée par de graves difficultés affectives et sociales et l'échec scolaire ; une adolescence vécue sous le signe du bouleversement et de la prise de liberté, portée par un engagement à la Jeunesse étudiante chrétienne qui l'a amené à lutter pour la justice sociale et l'a formé à la citoyenneté et à l'analyse politique ; une vie professionnelle de journaliste et de présentateur à la télévision vécue avec passion et le désir de « découvrir le spectacle du monde en train de naître ». Enfin, la réalisation de la vocation qu'il porte en lui depuis son enfance : le sacerdoce.

Son parcours vers le sacerdoce est atypique, il ne passe pas par le séminaire. Il est encouragé et soutenu notamment par Mgr Jacques Gaillot et Mgr Jacques Noyer, évêque d'Amiens, qui l'ordonne dans sa cathédrale le 26 septembre 1999. S'il est prêtre, c'est pour signifier une Eglise à l'écoute du monde pour mieux le comprendre, mieux communiquer et vivre avec lui, qui ose la confrontation et s'implique dans les débats sur les questions qui l'agitent. Une Eglise de proximité, de dialogue, d'écoute, de pluralité et de participation.

Des activités variées, mais un fil rouge dans son existence : « permettre à un individu d'advenir à lui-même et de prendre en main sa vie » par l'exercice de la parole. Car « pour moi, l'accès à la vie est passé par l'accès à la parole. »

Geneviève de Simone-Cornet

Richard Lourie **Sakharov, une biographie**

Noir sur Blanc, Lausanne 2005, 512 p.

Né en 1921, l'année d'une effroyable famine, dans une famille appartenant à l'intelligentsia, le petit Andreï reçoit à domicile une éducation soignée, dispensée notamment par son père, professeur de physique et auteur d'ouvrages de vulgarisation appréciés. L'enfant se révèle d'une intelligence brillante et, passionné de science, entreprend des études de physique.

C'est pendant son cursus de 3^e cycle que ses dons attirent l'attention en haut lieu. Mais ne rêvant que de physique théorique, il décline à deux reprises la proposition de rejoindre certains groupes de recherche prestigieux. La troisième fois, l'invitation émane d'un Béria dont les offres ne se discutent pas ! Le voici donc confiné sous haute surveillance au milieu de la steppe, coupé des siens, dans l'installation ultra secrète où s'élaborent les armes atomiques. L'idée qu'il poursuit aboutit, c'est le cas de le dire, à un éclatant succès : la bombe H.

Décorations, nominations, distinctions, les honneurs de pleuvoir et les retombées atomiques aussi. Sakharov a appris que, très loin de l'impact lui-même, un soldat et une petite fille sont morts. Jusque-là, il avait été mû par la nécessité patriotique de rattraper les Etats-Unis. Confronté à un problème moral, le voilà maintenant qui se met à évaluer le nombre de victimes qu'entraînera, au fil du temps, chaque mégatonne testée. Effrayé, il préconise l'arrêt des essais nucléaires. Un langage que les Soviétiques ne sont pas prêts à entendre. C'est le premier pas en direction de la dissidence.

Dès 1968, avec sa seconde femme Elena Bonner, Sakharov, inlassable, ne cessera de protester contre les procès iniques et les entorses aux droits de l'homme. Le Nobel de la paix lui fut attribué en 1975, mais il paya chèrement ses prises de position auxquelles sa célébrité donnait un retentissement interna-

tional : brimades, campagnes de presse hargneuses, ruine de sa carrière et six ans d'exil intérieur à Gorki. C'est là qu'il rédigea des mémoires sur lesquels s'appuie l'excellente biographie de Richard Lourie.

Renée Thélin

Kevin Bazzana

Glenn Gould

Le dernier puritain

Buchet Chastel, Paris 2005, 698 p.

Les éditeurs nous « confient » que cette biographie de l'homme hors du commun que fut Glenn Gould est « définitive ». Pour l'écrire, l'auteur a passé 20 ans à puiser dans les souvenirs de ceux qui l'ont connu ainsi que dans les archives de l'intéressé (journal intime, brouillons de lettres, listes d'intérêts, partitions annotées, etc.). Il nous est donc offert ici une œuvre qui fait autorité et qui, selon un critique, met en évidence la complexité de Gould « homme » et de Gould « artiste ».

Sorte de météore qui a traversé notre ciel pendant 55 ans, Gould est né à Toronto en 1932 et y est mort en 1987, après avoir sillonné le monde pendant 5 ans comme pianiste concertiste de haut vol, puis avoir, pendant 20 ans, enregistré la musique qu'il aimait, produit de nombreuses émissions de radio, de télévision et même des films. D'une intelligence supérieure, il est prodige dès son enfance mais souffre d'hypocondrie. Pour résister à tous ses malaises, ses maux, il court les médecins et ingurgite des milliers de pilules de toutes sortes. Obsessionnel, il évite tout ce qu'il considère comme dangereux (transports en commun, hôtels, malades et mille autres choses encore).

A côté de la musique qui doit, dit-il, être jugée en fonction de critères moraux plutôt qu'esthétiques (on a dit qu'il transcendait le monde matériel et qu'il était possédé par la musique), il lit énormément et se pique d'être compositeur, éditeur, auteur. Il considère sa carrière de concertiste comme un moyen d'acquiescer argent et renommée qui lui permettront de se vouer à la composition. Mais s'il possède le talent et le tempérament voulus pour le devenir, il n'en a pas la formation et est trop orgueilleux pour demander l'aide de personnes plus qualifiées. Il connaît donc dans ce domaine un succès mitigé.

On a beaucoup parlé de ses angoisses, excentricités, narcissisme, mélancolie, vie intime... Là-dessus le mystère demeure... Mais ceux qui l'ont fréquenté de près parlent de lui en termes chaleureux : joyeux, enthousiaste, plein d'humour et très drôle.

Près de 700 pages de biographie ne peuvent se résumer en quelques lignes. Ceux que le phénomène « Gould » intéressent trouveront ici de quoi satisfaire leur intérêt et curiosité. La queue d'une comète est lumineuse... La vie posthume de Gould l'est donc à plus d'un titre et ne peut que plaire à ceux qui aiment ses interprétations que l'on a toujours qualifiées de géniales.

Marie-Luce Dayer

Dominique Scheder

L'auto jaune

Parcours au travers d'une folie

Favre S.A., Lausanne 2005, 160 p.

Attachez vos ceintures ! Le parcours que vous allez entreprendre n'est pas des plus tranquilles. Comment pourrait-il l'être puisqu'il se veut « voyage » au travers d'une folie !

L'auto jaune était, dans les années '50 et '60, l'ambulance qui conduisait les malades à l'hôpital psychiatrique et l'auteur de ce récit l'a souvent utilisée. Au sortir de l'adolescence, on diagnostique chez lui une schizophrénie paranoïde évolutive. Deux « êtres » se partagent son monde, le petit Pierrot, l'enfant qui flirte avec les anges, en quête de protection et de chaleur, et l'autre, celui qui porte tous les malheurs de l'humanité sur ses épaules.

De crises en crises, de chutes en rechutes, de délires euphoriques en désespoirs, il effeuille pendant près de trente ans le calendrier de sa folie, dans un univers qui souvent se disloque comme la banquise en pleine débâcle et s'avance sur des abîmes sans fond. A lire ce récit, on prend conscience de cette douleur indicible qui se niche au fond de ces êtres ballottés.

Dans ses « bons » moments, l'auteur vit un grand amour avec une épouse qu'il aime depuis l'adolescence, une compagne hors du commun pour laquelle il égrène les plus beaux poèmes, mais qui malheureusement sera emportée par un cancer.

L'auteur est poète, musicien, chanteur. Il donne de nombreux concerts et les mots sont sa force. Ils coulent comme une rivière sur des galets polis ou rugueux et on sait bien que ce sont les pierres qui font chanter

les rivières. Ils sont témoins de ses désarrois, de ses désespoirs, de ses désirs de mort. Mais la foi sera pour lui une amie fidèle qui lui permettra de construire un pont entre les deux rives de sa personnalité.

Au bout de ce long parcours, sa maladie finalement maîtrisée, il animera le Groupe romand d'accueil et d'action psychiatrique (GRAAP) et, le deuil de sa chère épouse surmonté, découvrira une nouvelle fois l'amour. C'est sur un chant d'espoir que ce livre se termine et sur des mercis à toutes celles et ceux qui l'ont accompagné. Sans elles, sans eux, il serait sans doute mort de soif.

Marie-Luce Dayer

■ Spiritualité

Michel Evdokimov

Petite vie du Père Men

Un prêtre pour notre temps

Desclée de Brouwer, Paris 2005, 96 p.

Rassembleur, proche d'un chacun, médiatique (TV, presse), prêtre orthodoxe (marié, deux enfants), persécuté par les autorités, gênant pour les responsables religieux, Alexandre Men, assassiné le 9 septembre 1990 à l'âge de 55 ans, a eu un rayonnement exceptionnel.

Biologiste de formation, écarté de l'université en raison de ses convictions chrétiennes, il a choisi le sacerdoce. Dans la clandestinité, puis ouvertement après les bouleversements politiques, il n'a cessé de proclamer la Parole de Dieu, d'annoncer Jésus-Christ dans les environs de Moscou. Cinq livres ont été traduits en français dont le célèbre *Le Maître de Nazareth*. Son érudition, ses dons oratoires, sa disponibilité et sa foi lui ont permis de provoquer une véritable résurrection des croyances sur la place publique.

L'auteur, avec pertinence, analyse l'originalité du Père Men par rapport à l'histoire de la Russie et en lien avec les courants de pensée de l'époque. Il nous fait découvrir la profondeur de sa théologie en milieu orthodoxe. Ce témoignage d'une vie toute donnée à Dieu et aux autres inspire une réelle admiration et renforce nos convictions.

Willy Vogelsanger

■ Témoignages

Marie-Hélène Boucand

Le corps mal-entendu

Un médecin atteint d'une maladie rare témoigne

Vie Chrétienne, Paris 2005, 108 p.

Une fois n'est pas coutume. Il est exceptionnel, en effet, de recenser un supplément publié par un périodique mensuel. Mais, en la circonstance, les accompagnateurs de malades apprécieront le témoignage qui leur est proposé : celui d'une femme, médecin, ancien chef de service dans un centre de réadaptation, rattrapée par une maladie rare, mal connue. Ce parcours, qui met en lumière son existence quotidienne, est divisé en deux parties : avant la maladie, avec la passion d'étudier et de soigner, et maintenant, pendant la maladie, l'histoire de sa vie au jour le jour dans la résistance ou le consentement.

Dans cette mise à l'épreuve, le rythme du temps change avec l'entrée dans la dépendance de la médecine, de la chirurgie, des soins et de tout ce que découvre chaque patient : l'attente, l'annonce du diagnostic, du pronostic, la douleur, la fatigue, le manque d'intimité, la solitude, la peur. Assurément, en prenant ainsi la parole sur ce que chaque malade traverse, souvent dans le silence, l'auteur de ce récit nous invite à entendre, dans la foi et l'espérance, ce qui est vécu lorsque le corps est touché dans ses fibres, dans ses racines.

Merci à Marie-Hélène Boucand d'avoir osé dire, humainement et spirituellement, ce qui nous dépasse : « la misère est corps de Dieu », la miséricorde de Dieu...

Louis Christiaens

Christel Martin, Lorette Nobécourt

La haine n'aura pas le dernier mot

Maggy, la femme aux 10 000 enfants

Albin Michel, Paris 2005, 222 p.

En 1993, dans un Burundi déchiré par la guerre civile depuis dix ans, une femme se lève contre la barbarie et accueille les orphelins abandonnés de tous, les enfants du sida... à qui elle réapprend à vivre. De là naîtra la Maison Shalom, à Ruyigi, proche de la frontière tanzanienne, à l'est du pays.

Faisant fi des divisions ethniques, de la misère et des ravages du sida, elle est comme un phare dans un pays ensanglanté. « Malgré les atrocités, je témoigne avant tout de l'espérance. Je ne suis pas là pour accuser ni réparer, mais pour accompagner. Accompagner tous ces jeunes pour les aider à puiser en eux les forces de la vie en dépit des heures terribles qu'ils ont vécues. » Elle a tout misé « pour retrouver la part lumineuse qu'il y a en chacun ». L'éducation à la paix, l'effort vers l'autonomie de chacun, vers le sens des responsabilités, jusqu'à l'accompagnement sur le chemin du pardon qui « confère aux hommes une capacité de résistance qui leur permet de demeurer humain en dépit de tous les efforts pour les déshumaniser », c'est là l'œuvre de Maggy (Marguerite Barankitsé), ancien professeur, qui, le verbe haut, d'une stature hors du commun, affronte la haine et l'esprit de vengeance avec détermination.

En 2002, elle crée la Cité des Anges (www.maison-des-anges.org), espace de rencontres, de loisir, de culture et d'apprentissage car, dit-elle « il ne suffit pas de fournir un toit, des vêtements et de la nourriture à un enfant. Il faut nourrir son esprit et son cœur ».

Maggy fait partie de ces femmes africaines - j'en connais quelques-unes - qui ne se laissent pas intimider par les adversités, qui provoquent les nantis ou les politiques et dont les « honneurs » des prix ou des distinctions venus plus tard ne sont qu'un tremplin pour reconstruire l'humain avec obstination et former les hommes de demain.

Marie-Thérèse Bouchardy

www.choisir.ch

Découvrez notre nouveau site Internet !

- Infos non publiées dans la revue
- Recensions d'ouvrages
- Archives des articles les plus importants
- Plan d'accès au CEDOFOR
- Liens avec d'autres sites catholiques et jésuites

Mise à jour régulière

Poésie

Leonardo Zanier
Libres... di scugnî là
Libres... de devoir partir
Liberi... di dover partire

Poèmes 1960 - 1962

D'en bas, Lausanne 2005, 152 p.

Ce livre témoigne d'une réalité trop méconnue : il existe une littérature de l'immigration italienne dans le monde, une littérature de ces saisonniers qui triment à travers les frontières une valise dans laquelle ils ont enfermé leur espérance, sans autre héritage que la route toujours recommencée, qui ne rentrent au pays que pour mourir et transmettre la valise à des fils qui reprendront la route, désespérément. Leonardo Zanier a été l'un d'eux.

Frioulan d'origine, il a travaillé comme saisonnier à Zurich. Doué intellectuellement, il a participé aux débats d'après mai 68, s'est engagé avec les syndicalistes et les intellectuels italiens, pour travailler finalement à la formation professionnelle des travailleurs. On pourra faire tous les discours que l'on voudra sur l'immigration, aucun n'aura la force et l'intensité d'un poème de Zanier. Il faut lire ces vers chargés d'émotion, lourds d'une colère résignée et qui éclatent en révolte contre le ciel avec l'intensité de certains psaumes, pour comprendre la tristesse du départ, la solitude des époux séparés, la nostalgie du pays et la cruauté d'un système qui condamne un homme à « une vie qui n'est pas une vie, parce qu'elle n'est vécue que pour ne pas mourir ».

L'édition présente les poèmes en frioulan, assortis d'une traduction italienne et de la très belle traduction française de Daniel Colomar.

Pierre Emonet

Bonnet-Seigue Colette, *Les mots de Marie. Roman*. Clé de Sel, St-Maurice 2004, 140 p.

Brillaud Maurice, Chiron Yves, *L'abbé Emmanuel Barbier (1851-1925)*. Clovis, Etampes 2005, 174 p.

Cash Roland, *Les sept vies de Jésus*. Les Asclépiades, Ardenais 2005, 288 p.

Champagne Elaine, *Reconnaître la spiritualité des tout-petits*. Novalis/Lumen Vitae, Ottawa/Bruxelles 2005, 228 p.

*****Col.**, *Balthasar, Rahner. Deux pensées en contraste*. Bayard, Paris 2005, 220 p. [40115]

*****Col.**, *Penser le Christ aujourd'hui*. Parole et Silence, Paris 2005, 140 p. [40117]

Davies Michael, *La réforme liturgique anglicane*. Clovis, Etampes 2004, 264 p.

Dekoninck Ralph, *Ad imaginem. Statuts, fonctions et usages de l'image dans la littérature spirituelle jésuite du XVII^e siècle*. Librairie Droz S.A., Genève 2005, 424 p.

Demetrian Serge, *Le Mahâbhârata. Conté selon la tradition orale*. Albin Michel, Paris 2006, 574 p.

Demetrian Serge, *Le Râmâyana. Conté selon la tradition orale*. Albin Michel, Paris 2006, 502 p.

Jean-Blain Marguerite, *Eugène Ionesco, mystique ou mal-croyant ?* Lessius, Bruxelles 2005, 176 p.

Jeanrenaud Roland, *Allô ! Jésus ? Pour-quoi tu réponds pas ?* Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 120 p.

Küng Hans, *Der Anfang aller Dinge. Naturwissenschaft und Religion*. Piper, München 2005, 248 p.

Lafon Guy, *La Parole et la Vie. Lectures de l'Evangile selon saint Jean*. Lumen Vitae, Bruxelles 2005, 144 p.

Magnan Jacques, *Les fils de la lumière. Les épîtres de saint Paul aux Thessaloniens. Exégèse - Théologie - Doctrine - Prophétisme*. Du Parvis, Hauteville 2004, 256 p.

Masson Robert, *Montjoie. La clairière aux enfants*. Parole et Silence, Paris 2005, 180 p.

Néel Thérèse, *En-Quête sur Jésus-Christ. Des témoins racontent...* Béatitudes, Nouan-le-Fuzelier 2004, 136 p.

Petitclerc Jean-Marie, *Education non violente*. Saint-Augustin, St-Maurice 2005, 98 p.

Poletti Rosette, Dobbs Barbara, *Donner du sens à sa vie*. Jouvence, Genève-Bernex 2004, 96 p.

Poletti Rosette, Dobbs Barbara, *Lâcher prise. Dire oui à la vie*. Jouvence, Genève/Bernex 2004, 96 p.

Poletti Rosette, Dobbs Barbara, *L'estime de soi. Un bien essentiel*. Jouvence, Genève/Bernex 2004, 94 p.

Rougier Stan, *L'Amour comme un défi*. Albin Michel, Paris 2006, 310 p.

Sadok Ismaël, *Témoigner aux musulmans. Guide pratique*. Sénévé, Thoun 2003, 106 p.

Vallotton François, *Les Editions Rencontre 1950-1971*. D'en bas, Lausanne 2004, 214 p.

Walpen Robert, *La Garde suisse pontificale. Acréter et fidélité - courage et fidélité*. Slatkine, Genève 2005, 272 p.

Ware Kallistos, *L'île au-delà du monde*. Cerf/Le sel de la terre, Paris/Pully 2005, 218 p.

CEDOFOR

Ces livres peuvent être empruntés au **CEDOFOR** le Centre de documentation et de formation religieuses

Consultation online : www.cedofor.ch

Horaires d'ouverture

le lundi, de 14h à 17h,
du mardi au jeudi, de 9h à 12h et de 14h à 17h
et le vendredi, de 9h à 12h.

18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
☎ 022 827 46 78

Décembre 2005

5 décembre

L'Église au milieu du village. Assermentation du Conseil d'Etat et du Grand Conseil fraîchement élus à la cathédrale Saint-Pierre à Genève. La cérémonie, toute de dignité austère et d'émotion retenue, commence par un morceau d'orgue, suivi de l'entrée des conseillers d'Etat et des députés, entourés d'huissiers et de la sautière. (La forme féminine de « sautier » est-elle admise ? Qu'en dit le Bureau genevois pour l'égalité entre hommes et femmes ?) Lorsque l'orgue s'arrête et que tout le monde se lève pour l'entrée des Autorités, le catholique s'attend à entendre : « Au nom du Père, du Fils ... » Mais non, c'est le chef du protocole qui prend la parole pour « exhorter », comme dit le programme, l'assistance. Cette cérémonie est un culte laïque : le canton de Genève, qui s'apprête à commémorer, une année après la France, les cent ans de sa loi sur la séparation des Eglises et de l'Etat, a chassé le religieux du Temple. Pendant l'assermentation, pas un mot qui trahirait l'origine chrétienne de la Cité. Pourtant, ça et là, le religieux revient à la dérobée, ainsi lorsque le président du Grand Conseil, Michel Halpérin, demande aux conseillers d'Etat de s'approcher « des Ecritures » pour prêter serment. Mais les conseillers peuvent choisir entre la formule « je le jure » et « je le promets ». Six choisissent la promesse, un seul jure. Ce n'est pas le démo-

crate-chrétien Pierre-François Unger, mais le vert Robert Cramer qui choisit le serment. Cela jure avec le reste.

6 décembre

L'amour des enfants. Nicolas de Myre, le saint qui sauve les enfants des mains d'un sadique, Sankt Nikolaus ou « Samichlaus » pour les Alémaniques, reste une figure populaire aussi dans les cantons protestants. Mais cette année, la société Sankt-Nikolaus de Zurich a tenu à mettre les traditions au goût du jour. D'entente avec un psychologue, cette société a émis, à l'adresse de ses « Samichläuse », une directive concernant la façon licite et illicite de toucher les enfants. Prendre les enfants sur les genoux est désormais strictement interdit au nom de la lutte contre la pédophilie. Dio mio !

7-10 décembre

Poverello. Quelques jours à Assise. Depuis le tremblement de terre de 1997, Assise est d'une propreté et d'une prospérité presque scandinaves. Et les rues et les églises sont pleines de touristes italiens tirés à quatre épingles, comme s'ils sortaient directement du magasin ou d'un magazine. Cette année, les hommes portent de grosses vestes à capuchon bordées de fourrure : l'Italie semble peuplée d'esquimaux. Que dirait saint François, fils d'un marchand de textile, le saint qui s'est dépouillé de tout, de cette multitude bien fringuée défilant devant sa tombe ? Heureusement, il a le sens de l'humour.

23-25 décembre

Le Festin de Noël. Noël au monastère bénédictin d'Engelberg. Besoin de silence et de prière, envie de fuir le monde des médias dans lequel je baigne tous les jours. Hélas, en arrivant au monastère sous un ciel étoilé, j'aperçois une voiture de la radio suisse alémanique parkée devant le porche. A peine entré, je « tombe » sur un copain journaliste qui se promène avec un micro : la radio « DRS » passe Noël au couvent et veut interviewer les moines, le personnel et ... les hôtes. Après un moment de dépit, je me résigne : tant que nous vivons, nous n'échappons pas au monde. Même pas - surtout pas ! - chez les bénédictins...

Pour Noël, C. a reçu d'amis bretons une bourriche d'huîtres. Comme les huîtres ne se conservent pas, C. les apporte au monastère. Le soir du 24, nous les mangeons en hors-d'œuvre dans le splendide réfectoire des hôtes. Grâce à la « DRS », nos huîtres accompagnées d'un excellent Prosecco passent à l'antenne. C'est le « Festin de Babette », version 2005. Qu'en pensent les auditeurs de la radio alémanique ? Du bien, j'en suis sûr. Le Seigneur ne fait-il pas toujours les choses autrement ? On veut le silence, on a la radio. On cherche la frugalité, on a un festin.

1^{er} janvier

L'église de la multitude. Messe de Nouvel An dans l'église de Poschiavo, archicomble. Un quart d'heure avant le début de la cérémonie, nous ne trou-

vons plus une seule place dans les bancs et sommes invités à nous asseoir dans le chœur, selon le principe que les derniers seront les premiers... Même dans les villages fribourgeois ou valaisans, je n'ai plus vu, depuis belle lurette, une telle affluence. Quelles sont les raisons de ce succès ? La situation périphérique de cette vallée italophone des Grisons ? Le fait que dans le Val Poschiavo, comme dans la plupart des régions grisonnes marquées par des conflits religieux, l'identité confessionnelle reste vive (même le dialecte puschiavin n'est pas tout à fait le même, suivant qu'il est parlé par un catholique ou par un protestant) ? Ou le charisme du curé qui prononce une belle homélie en italien et en puschiavin ? Ou les chanteurs colombiens qui animent la cérémonie ? Peut-être tout cela à la fois. Mais une fois de plus, le lieu commun selon lequel « les églises sont vides » doit pour le moins être relativisé. Comme l'affirmation « les jeunes ne savent plus écrire », il est devenu un poncif des temps modernes et les chrétiens eux-mêmes le répètent à longueur d'année. Et même si c'était vrai, faudrait-il regretter le temps où les églises étaient pleines parce que l'Eglise faisait partie de l'ordre social et que la participation à la messe était obligatoire ? Surtout pas. L'Esprit n'a pas besoin de majorité absolue.

Christophe Büchi
Journaliste



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

The background of the entire page is an abstract, high-contrast pattern. It features a dense network of thin, dark blue lines that crisscross and swirl across a field of bright orange. The orange areas are irregular and somewhat blotchy, creating a complex, organic texture. The overall effect is reminiscent of a microscopic view of a material or perhaps a stylized, abstract landscape.

SAVOIR LIRE

PAYOT
LIBRAIRE